



**Karol Obidniak et
Jozef Wedrychowski**

Pensionnaires de l'hôtel du Parc

LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID
VILLARD-DE-LANS – 1940 – 1946

**Karol Obidniak
et Jozef Wedrychowski**

**Traduction Maria Cieszewska
Adaptation Yves Gerin-Mombrun**

Pensionnaires
de l'hôtel du Parc

Villard-de-Lans
2009

AVERTISSEMENT

LE LYCEE POLONAIS CYPRIAN NORWID de Villard-de-Lans a rassemblé de 1940 à 1946 quelque sept cents élèves et professeurs issus de milieux sociaux très divers. Côté professeurs, des universitaires de haut niveau, des ingénieurs ou de jeunes licenciés sans expérience. Côté élèves, des soldats polonais s'étant battu sur tous les fronts, mais aussi des garçons et des filles réfugiés de guerre que les routes de l'exode ont menés jusqu'en France, ainsi que de jeunes enfants de l'immigration ancienne, dite économique, résidant principalement dans les bassins houillers français.

Le Lycée fut un refuge, une école, mais aussi un lieu de résistance morale, intellectuelle et spirituelle, patriotique, hautement humaniste et parfois militaire.

La paix revenue, élèves et professeurs se sont dispersés à travers le monde. Mais pour eux, Villard reste une seconde patrie.

L'histoire du Lycée est détaillée sur le site Internet de l'association des anciens élèves à l'adresse <http://www.lycee-polonais.com/>

LA PIÈCE ORIGINALE

La pièce originale *Goscie Hotelu Du Parc* a été écrite par Karol Obidniak et Jozef Wedrychowski en 1956.

À partir de leurs souvenirs, les auteurs, tous deux élèves du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans de 1941 à 1943, entendent évoquer le réseau de résistance construit par les *Pensionnaires* et rendre hommage aux élèves, professeurs et personnels administratifs du Lycée disparus lors des combats du Vercors et dans

les jours qui suivirent : six sont tombés à Vassieux, deux autres dans les environs d'Autrans, trois autres ont été fusillés à Bron, près de Lyon.

En postface à l'édition de 1983, les auteurs précisent :

« Certains des personnages présentés dans l'œuvre ne sont malheureusement plus en vie. La pièce parle d'eux, élèves et professeurs du Lycée Polonais. Elle nous rappelle comment, tout en se préparant à vivre dans la paix, ils combattirent dans la Résistance française pour un avenir meilleur, comment ils nous quittèrent confiants. Nombre d'entre eux sont tombés dans cette grande bataille livrée contre les Allemands sur le plateau du Vercors. Puisse cette pièce être une modeste évocation de ceux qui, si jeunes, nous ont quittés à jamais. »

Pensionnaires de l'hôtel du Parc n'est pas un récit historique. Les approximations sont nombreuses, la plus flagrante étant la présence parmi les personnages du directeur, M. Godlewski : la pièce est supposée se dérouler au printemps 1944 et Godlewski était, depuis un an, déjà déporté à Mauthausen. Par ailleurs, le ton anticlérical a plus à voir avec l'ambiance des années 1950 en Pologne soviétisée qu'avec la réelle ferveur patriotique et religieuse des lycéens.

La traductrice de la pièce, Maria Cieszewska, élève du Lycée Polonais de 1941 à 1944 et connue alors sous le nom de Marysia Przedzizikowna, émet d'autres réserves. Elle regrette que les auteurs aient parfois donné un rôle déshonorant à des personnages parfaitement respectables dans la réalité.

Il en est ainsi du directeur de l'internat des garçons, Tadeusz Steffen, un homme sympathique qui n'a jamais suscité de haine, et qui devient sous les traits de Labeledz le « cygne aux plumes sales » de la pièce (labeledz = cygne). Morecki, un des élèves de la version française de la pièce, se voit donner le rôle d'un mouchard qui sera humilié, pantalon baissé. Obidniak et Wedrychowski avaient donné à ce personnage un autre nom, celui d'un élève calme et timide qui, via les Pyrénées, Gibraltar et Alger regagna Londres pour se battre aux côtés des Alliés et qui fut décoré de la *War Medal*. Par respect pour sa mémoire et à la demande de la traductrice, le nom de cet élève a donc été changé en « Morecki ». Enfin le personnel des cuisines du Lycée était brave et dévoué. Obidniak et Wedrychowski ont fait de la cuisinière un personnage grotesque et borné qui ne correspond en rien à la réalité.

Cependant Tadeusz Lepkowski, lui aussi un ancien élève qui devint un des grands historiens de son pays, évoque cette pièce en ces termes dans un livre qu'il consacre au Lycée Polonais : « Peu importe les nombreuses inexactitudes de la pièce, du

moment que les auteurs ont rendu avec justesse l'atmosphère et les valeurs du Lycée ». Et si leur chronologie est parfois fantaisiste, les principaux faits évoqués sont bien réels, comme la participation à des réseaux de résistance d'élèves et de professeurs et le raid sur un dépôt d'armes dans une administration de Villard.

Pensionnaires de l'hôtel du Parc a été jouée plusieurs fois en Pologne entre 1975 et 1983, notamment au Théâtre populaire d'État de Nowa Huta (1975), au Théâtre Stefan Zeremski de Kielce (1976, Prix du public), au Théâtre Julian Tuwim de Lodz (1982) et au Théâtre Cyprian Norwid de Jelena Góra (1983). Elle n'a jamais été présentée en France dans sa version polonaise.

LA VERSION FRANÇAISE

La traduction de la pièce a été réalisée en 2008 par Maria Cieszewska. L'adaptation française proposée ici a été réalisée en 2009 par Yves Gerin-Mombrun, membre de la compagnie de théâtre Léon Natan, basée dans le Vercors.

Yves Gerin-Mombrun a en fait réalisé deux adaptations.

La première adaptation a été formatée pour pouvoir être jouée à Villard-de-Lans en novembre 2009 par des élèves du lycée climatique et des acteurs de la compagnie Natan. Le nombre de personnages a été réduit de seize à onze : quatre lycéens et trois lycéennes côté élèves, trois hommes et une femme côté encadrement. Les rôles mineurs ont été regroupés, voire supprimés. Pour rester dans un format de 1 h 30, des passages de moindre intérêt ont été supprimés. Enfin les deux actes ont été rééquilibrés pour que leurs durées soient équivalentes. Cette adaptation est disponible sur demande à info@lycee-polonais.com.

La deuxième adaptation – celle proposée ici – est plus fidèle à l'original. Le texte a simplement été revu pour pouvoir être joué plutôt que lu. Certaines lourdeurs ont été supprimées, comme les très nombreuses citations latines que bien peu de lecteurs comprendraient aujourd'hui.

La pièce en deux actes se passe au printemps 1944 dans une chambre de l'internat des garçons, à l'hôtel du Parc. Les quatre lycéens sont des soldats ayant fui devant l'avancée allemande ou s'étant échappé de camps de prisonniers. L'un d'eux a été contacté par la Résistance pour prendre le commandement du réseau du lycée. Les lycéennes, qui logent à l'hôtel des Loisirs voisin, leur apportent leur soutien. Ils et elles s'opposent à l'encadrement du Lycée – le directeur, l'aumônier et le

surveillant d'internat – à qui ils reprochent de ne penser qu'à préserver la tranquillité de l'établissement. On apprendra au final que le dit encadrement ne cherche en fait qu'à protéger ces jeunes de leurs propres excès et qu'ils participent eux-mêmes, de leur côté, à la Résistance.

La pièce se veut une comédie, mais la tirade finale de Godlewski, figure historique et mythique du Lycée, est pleine de grandeur. Godlewski s'adresse aux lycéens...

« Le moment de la remise des diplômes du baccalauréat a toujours été pour moi un moment solennel. Et cela d'autant plus aujourd'hui, puisque pour la première fois je les remets à des soldats qui partent au front. On dit que nous sommes des « chevaliers errants ». C'est injuste. Non, nous n'errons pas : nous sommes en route. Chacune des actions que nous menons, chacune des pensées honorables que nous nourrissons, chacune des bonnes œuvres que nous accomplissons, est un pas en avant sur le chemin du retour. Vous y arriverez les premiers ! À vous les plus grandes ressources. À vous l'avenir le plus prometteur. Puisse la Patrie trouver en vous, non seulement ses plus ardents défenseurs, mais également les propagateurs inlassables de son terreau culturel, de sa richesse morale et matérielle. Souvenez-vous, où que vous porte l'Histoire, que notre devise était : « *Par l'étude et par le travail, pour la Pologne. Par la Pologne pour l'humanité.* » »

LES PERSONNAGES, PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

Quand ils ont mis en place les protagonistes de leur pièce, Karol Obidniak et Jozef Wedrychowski ont parfois choisi des personnages réels – anciens élèves, professeurs ou employés du Lycée Polonais – dont ils ont ou non modifié le nom. La traductrice de la pièce a bien souligné l'ambiguïté de ce choix, quand les rôles et caractères attribués aux uns et aux autres dans la pièce n'avaient guère à voir avec la réalité historique.

Aussi tenons-nous à présenter qui étaient les *Pensionnaires* dans la réalité.

Leszek : lycéen, soldat polonais.

Léon Pawlowski est né en 1924 dans le nord de la France. Il entre au Lycée Polonais en 1942. Deux ans plus tard, quand le Vercors se soulève et que les FFI recrutent, il fait partie des douze élèves qui rejoignent la Résistance. Il est affecté à Vassieux au « bataillon des travailleurs » pour y aménager le terrain d'aviation. Le matin du 21 juillet 1944, de corvée d'épluchage de pommes de terre avec trois

autres élèves, il est surpris par les bombardements et l'atterrissage des planeurs allemands. Sans arme, ils sont mitraillés sans pouvoir ni fuir ni combattre.

Mundzio : lycéen, soldat polonais.

Zdzislaw Hernik, dit Jimmy, est né en 1920 en Pologne. Mobilisé dans sa ville natale, il réussit à échapper à l'invasion germano-russe et rejoint la Hongrie puis la France. Il rejoint l'école des officiers d'artillerie, est affecté à la brigade des chasseurs du Podhale, participe aux combats de Narvik en Norvège, puis de Dunkerque où il est blessé. Convalescent, il est placé en France dans un camp de travail obligatoire, s'enfuit, rejoint l'Algérie, y est arrêté par les autorités de Vichy, est déporté en France dans un autre camp de travail, s'évade à nouveau et rejoint le Lycée Polonais en 1941. Il y fait partie de la chorale dont il devient soliste grâce à sa voix exceptionnelle de ténor. Il obtient son baccalauréat en mars 1944 et rejoint immédiatement la Résistance. Il est à Vassieux le 21 juillet et combat en servant une mitrailleuse lourde. Débordée, son unité se disperse. Il est dans le nord Vercors quand elle est dissoute. Il se réfugie dans une ferme près d'Autrans, est découvert par les Allemands puis abattu dans le dos le 29 août.

JozeK : lycéen, soldat polonais.

Jozef Zglinicki est né en 1926 en Pologne. Sa famille émigre bientôt dans le Cantal. Il est admis au Lycée Polonais en 1942. Élève brillant, il aide ses camarades en leur donnant des cours particuliers. Lui aussi rejoint la Résistance à Vassieux. Quand les Allemands arrivent, il s'enfuit et se cache dans un champ de pommes de terre. Découvert, il est abattu d'une balle dans la tête.

Bozower : aumônier du lycée.

Bronislaw Bozowski est né en Pologne en 1908. Il est consacré prêtre en 1931. En 1939, la guerre le surprend en vacances à Paris. Il séjourne dans divers séminaires et refuges de la Croix-Rouge polonaise dans le sud de la France. En 1941, il devient aumônier du Lycée Polonais. Jusqu'à fin 1944, il en est une des personnalités les plus marquantes par son humanité, son non-conformisme, son franc-parler, son charisme. Il quittera le Lycée pour devenir le chapelain de la Croix-Rouge polonaise puis regagnera la Pologne où il sera aumônier de plusieurs diocèses et congrégations. Son apostolat original et son style de vie authentiquement pauvre feront de lui un homme aimé et respecté au point qu'à la suite de son décès, en 1986, un comité sera fondé pour préparer la demande d'un procès en béatification.

Witek : lycéen.

Personnage fictif.

Morecki : lycéen.

Comme on l'a vu plus haut, nom et personnage fictif.

Baska : lycéenne.

Dans la pièce, elle se présente comme Basia Chmiel, mais aucun nom ne correspond à celui-ci dans la liste des anciens élèves du Lycée. Les lycéennes sont dans leur grande majorité issues de l'immigration ancienne économique et nées en France.

Kazik : lycéen, évadé d'un stalag.

Kazimierz Czarnecki est né en 1926 dans le Gard. Il est admis au Lycée en 1943. Il fait partie des douze lycéens qui sont recrutés par la Résistance. Comme Léon Pawlowski, il tombe le 21 juillet 1944 sous le feu des mitraillettes allemandes.

Labeledz : surveillant général de l'internat de garçons.

Comme on l'a vu plus haut, nom et personnage fictif.

Maciejowa : cuisinière du lycée.

Comme on l'a vu plus haut, nom et personnage fictif.

Ela : lycéenne.

Personnage fictif.

Camarade I, II et III : lycéens.

Personnages fictifs.

Ola : lycéenne.

Personnage fictif.

Godlewski : directeur du lycée.

Waclaw Godlewski est né en Silésie en 1906. Il rejoint la France en 1926 pour y faire ses études universitaires. Il en fera son pays d'adoption. Lecteur de polonais à l'université de Lille, puis superviseur des lectorats de polonais en France, il devient l'un des fondateurs du Lycée Polonais de Villard et son directeur adjoint. Quand le premier directeur, Zygmunt Lubicz-Zaleski, est arrêté puis déporté à Buchenwald en 1942, Godlewski devient directeur du lycée. Il est arrêté et déporté à son tour à

Mauthausen en 1943. Zaleski comme Godlewski sont très actifs dans les réseaux de résistance d'alors, ce qui explique leurs arrestations. Tous deux survivront aux camps. Godlewski en reviendra physiquement et moralement très atteint. Il reprendra son activité à l'université de Lille et professera à la prestigieuse École de journalisme de cette ville. Personnage mythique du Lycée, « God » deviendra aussi pour ses étudiants lillois une référence incontournable. Il décédera en 1996.

Les autres personnages

Ils ne sont qu'évoqués au fil des répliques...

Monsieur Gerhardt : Kazimierz Gerhardt est professeur de chimie et de physique au lycée. Il participe au soulèvement du Vercors, est arrêté à Die et fusillé à Bron (69) le 28 août 1944.

Madame l'inspecteur Aleksandrowicz : Jadwiga Aleksandrowicz, chargée au Lycée du secrétariat et de l'éducation civique, s'attire l'inimitié des élèves à cause de ses positions trop strictes. Suite à de trop nombreux conflits, elle assouplit son attitude puis quitte le Lycée en 1942.

Witek Nowak : Witold Nowak fait partie des lycéens qui périssent à Vassieux. Il a alors 16 ans.

Ballot, Caporal Picot : Villardiens fictifs.

La photo de la couverture de ce livre...

... regroupe plusieurs participants aux combats du Vercors. Certains sont des personnages de la pièce. Elle a été prise le 2 mai 1944, moins de trois mois avant le massacre de Vassieux.

De gauche à droite. 1^{re} rangée : Fecak Zbigniew, Zglinicki Jozef (abattu à Vassieux). 2^e rangée : Donimirski Witold, Gawlinoski Jerzy, Professeur Cwiklinski Tadeusz, Professeur Jan Harwas (fusillé à Lyon-Bron), Lukomski Zygmund. 3^e rangée : Fudala Julian, Jankowski Marian, Konarski Jerzy, Delingier Jerzy (abattu à Vassieux), Solyga Tadeusz, Piechowiak Alfred, Panek Ludwig, Liber Marian (survivant de Vassieux), Renn Edward (survivant de Vassieux), Siebeneichen Kazimierz (survivant de Vassieux).

À PROPOS DES AUTEURS

Karol Obidniak et Jozef Wedrychowski viennent tous deux de la région de Lwow, en Pologne, et sont élèves du Lycée Polonais de 1941 à 1943.

Karol Obidniak a 19 ans quand il intègre l'armée polonaise au 7^e jour de la guerre. Chute de Varsovie... Karol ne rend pas les armes mais fuit en Hongrie puis en France où il réintègre l'armée du général Prugar-Ketling. Il est fait prisonnier. Déporté en Autriche, il s'évade, est refait prisonnier, s'évade à nouveau, se fait reprendre, s'évade encore et, grâce à l'aide de cheminots, parvient à Grenoble puis à Villard. Quand les Allemands envahissent la zone libre, Obidniak gagne l'Espagne pour passer à Londres. Il est arrêté outre Pyrénées, connaît les affres du camp de concentration de Miranda del Obro, est libéré suite à une grève de la faim collective, rejoint Londres, combat dans les forces aériennes, retourne en 1947 en Pologne pour y faire une carrière d'acteur et d'auteur dramatique. Il décède en 1988.

Le parcours de Jozef Wedrychowski est moins connu. On ne sait ni comment il arrive en France ni comment il en repart. De retour en Pologne, il se consacre à l'enseignement, écrit des contes pour enfants et des articles pour les journaux. Il décède dans les années 1990.



ACTE I

Une chambre d'hôtel bizarrement éclairée, une grande armoire au milieu de la pièce. Aux murs sont accrochés divers symboles et slogans, des câbles électriques traînent à terre. Quatre couches, une table et quelques chaises, un fauteuil, des plantes en pots dans un coin. Un jeune homme manipule des câbles électriques. Deux autres le regardent bricoler.

LESZEK. – Les Allemands croient qu'on ne peut pas fuir à partir d'ici... Qu'ils contrôlent tous les passages...

MUNDZIO. – Oui, oui... Mais dépêche-toi, Jozek. Witek arrive d'un moment à l'autre.

LESZEK. – Mais ils se trompent, les Allemands.

MUNDZIO. – Tu parles de ton nouveau passage ?

LESZEK. – Oui, bien sûr. Personne ne le connaît. Nous l'avons entièrement équipé : pitons, cordes, mousquetons. On peut l'utiliser dans les deux sens, même si tous les chemins de la vallée sont surveillés. Même surveillés par toute une armée, allemande ou italienne, ça passe !

JOZEK. – Voilà, c'est fait.

LESZEK. – Tu es vraiment sûr du montage ?

JOZEK. – Vas-y, envoie ! Allume, je te dis ! Si les plombs sautent, ce ne sera pas chez nous. (*Leszek semble hésiter, puis actionne l'interrupteur. Lumières.*) Et voilà le travail... Victoire ! Les plombs ont tenu. Faut dire qu'ils étaient gros comme des bras.

On frappe à la porte.

LESZEK. – Rappelle!

L'aumônier entre, en soutane et portant lunettes. Ses gestes sont vifs.

BOZOWER. – J'allais sortir, lorsque j'ai vu cette forte lumière sous votre porte. (*Leszek éteint le montage.*) Mais dites-moi : « Rappelle! », c'est une nouvelle façon d'inviter à entrer? Que trafiquez-vous ici?

LESZEK. – Monsieur l'abbé a sans doute quelque chose à nous dire?

BOZOWER. – Oui, justement. (*Un temps.*) Tout cela devient proprement scandaleux! Vous ne manquez aucune indécence, et aujourd'hui encore, vous n'étiez pas à l'église où nous avons tous constaté votre absence, ainsi que celle de l'ensemble de la chambre seize d'ailleurs. Et il n'y avait pas de filles non plus. Inconscience ou provocation? Tout fout le camp! Mais le pire, si je puis dire, c'est que certains d'entre vous perdent non seulement la foi mais également leur talent. Écoutez-moi ça! (*Leszek et Jozek se regardent. L'abbé sort une feuille de sa poche, qu'il lit doucement, détachant les mots.*)

*Tel est son signe distinctif,
La foi qui trompe les naïfs,
Tel saint Georges, notre bon abbé
Nous inculqua foi et piété,
Et aujourd'hui, tout seul en bière,
Il se retourne, se désespère.*

Qui est l'auteur de cette ânerie?

JOZEK. – Vous voulez dire de cette épitaphe? Une pure merveille de style... C'est moi.

BOZOWER. – Cette fois-ci, vous avez dépassé les bornes. Discuter, chercher à convaincre est une chose, mais ridiculiser un semblable parce qu'il croit et pratique sa foi en est une autre. Cette intolérance m'est insupportable! Passe encore que vous boycottiez mes cours, mais là...

JOZEK. – Je vous demande pardon, mais nous avons tous obtenu d'excellents résultats à l'examen d'Histoire de l'Église et d'Éthique, non?

BOZOWER. – Certes, c'est vrai. Mais d'autres ne sont pas aussi capables, ni aussi insolents que vous. N'oubliez pas que dans toute lutte idéologique, la tolérance reste une qualité.

LESZEK. – Dans la lutte idéologique, nous n'admettons pas le compromis.

BOZOWER. – Tiens donc ! Tu ferais mieux de te taire, toi. J'aurais très bien pu révéler à la cantonade que le principal athée de l'hôtel du Parc m'a servi d'enfant de chœur pendant la messe.

JOZEK. – Quoi ?

LESZEK. – C'est vrai, j'ai fait l'enfant de chœur. Et alors ? Avant de commencer à me lapider, écoutez donc ce que j'ai à vous dire pour ma défense.

MUNDZIO. – Tu nous dois des explications, en effet. Vas-y, mon vieux... Accouche !

JOZEK. – Ça vient ?

LESZEK. – Vous y tenez vraiment ?

BOZOWER. – Assez tergiversé, passe aux faits.

MUNDZIO. – Monsieur l'abbé a raison, les faits, Leszek, les faits !

BOZOWER. – Pourquoi tourner autour du pot ? Nous attendons, jeune homme.

LESZEK (*à l'abbé*). – C'est à cause de vous. Vous avez semé la confusion dans ma tête.

BOZOWER. – Tiens donc ! Peut-être pourrais-tu au moins une fois dans ta vie parler correctement ?

On frappe à la porte. Entre Witek.

WITEK (*avec un fort accent français*). – Kmicic a incendié Klimontowice, et son cheval est mort !

JOZEK. – Sacré Witek ! C'est tout toi, cette littérature. Et la demoiselle Billewicz ?

WITEK. – La demoiselle se lamente, infiniment.

JOZEK (*à Leszek*). – C'est bon... Il ne cessera que lorsqu'il aura fait sauter une colonne. (*Puis à Witek, lui donnant un paquet avec quelques cartes et chuchotant à son oreille.*) Nous comptons sur ta plus grande discrétion, bien sûr.

Witek sort.

BOZOWER. – Vous complotez, jeunes gens ! Vous croyez que je n'ai pas remarqué votre petit manège. Les cartes... Avec le paquet pour Witek. Des conspirateurs à la noix, oui !

JOZEK. – Je ne vois pas de quoi vous parlez, Monsieur l'abbé. Nous lui avons tout simplement prêté un livre. Rien de plus, je vous l'assure.

BOZOWER. – Taratata! Ne me prenez pas pour un enfant de chœur. N'oubliez pas que la moitié des Français du bourg vient se confesser à moi. Et Witek aussi.

JOZEK. – Est-ce que cela veut dire que...

BOZOWER. – Cela ne veut rien dire de particulier. J'ai vu passer un livre, plutôt mince d'ailleurs, et voilà tout.

MUNDZIO (*cherchant une sortie*). – Excusez-moi, Monsieur l'Abbé, mais... Leszek allait s'expliquer. (*À Leszek.*) Vas-y, Leszek, parle!

LESZEK. – Monsieur l'abbé était très énervé. Ma mère avait cru devoir l'inviter à manger ce jour-là et tout le monde était très en retard. Son enfant de chœur était, paraît-il, tombé malade. Et personne pour le remplacer. Notre abbé était dans tous ses états, nous avions tous aussi très faim... Je dis la vérité, là.

BOZOWER. – Rien à dire à ce stade, c'est bien la réalité.

LESZEK. – Alors Monsieur l'Abbé m'a prié de l'aider. Il m'a assuré qu'il s'agissait d'une simple formalité, qu'à cause de mes scrupules de « petit bourgeois » le déjeuner refroidissait...

BOZOWER. – Tu t'écartes de la vérité, là. Mais continue.

LESZEK. – Il en appela à notre vieille amitié et m'a promis son entière discrétion. J'ai accepté. Qu'auriez-vous fait à ma place? Voilà. Vous pouvez bien faire de moi ce que vous voulez... Vous pouvez même me jeter dans un bénitier.

BOZOWER. – Si vous l'aviez vu, agenouillé, dans le plus grand recueillement, tenter, en vain d'ailleurs, de ne pas se tromper dans son service, ni dans le choix des clochettes. Un vrai petit ange! Et, appréciant ses efforts, je pensais intérieurement : (*Levant les bras au ciel.*) Vois, Seigneur, la grande satisfaction que d'avoir un tel mécréant pour enfant de chœur!

LESZEK. – Au même instant, je pensais exactement le contraire.

BOZOWER. – Allons donc! Et quel rapport?

MUNDZIO. – C'est juste, rien à voir.

BOZOWER. – Assez tergiversé. Après tant d'insolence, me voici disposé à faire savoir la chose dans tout l'hôtel du Parc.

MUNDZIO. – Du calme, monsieur l'Abbé. Vous êtes trop nerveux. Négocions, voulez-vous bien?

BOZOWER. – Un compromis est impossible entre adversaires idéologiques. Ce sont vos propres paroles, n'est-ce pas ? Alors, sur ce... Au revoir.

MUNDZIO. – Un moment, Monsieur l'Abbé. Tentons cependant la chose. Peut-on vous prier de bien vouloir vous asseoir cinq minutes, le temps de juger ensemble la trahison de Leszek ?

BOZOWER. – Et bien... Cela pourrait même me distraire.

Mundzio et Jozek disposent trois chaises au centre de la scène, face au public. Ils se coiffent de bérets, et en proposent un à l'aumônier, et s'assoient. Amusé, Bozower remplace son chapeau de curé par le béret, puis s'assoit entre les deux garçons prenant leur pose. D'un geste, Mundzio invite l'accusé devant ses juges.

MUNDZIO. – Camarades, le président de notre club d'athées, Leszek en personne, a commis une faute très grave. Ce faisant, il a fourni une arme contre nous à nos ennemis idéologiques.

BOZOWER. – Et désormais, je peux vous battre à plates coutures !

MUNDZIO (*reprenant*). – Vous avez entendu ? Lorsqu'on connaît l'histoire de l'Église, on sait à quel point elle n'hésite jamais à recourir à la calomnie et à la diffamation pour parvenir à ses fins.

BOZOWER. – N'exagérons rien non plus.

MUNDZIO. – Reste que l'acte inqualifiable de Leszek nous oblige aujourd'hui à négocier un compromis avec notre aumônier, ce qui affaiblira à coup sûr l'épine dorsale de notre lutte idéologique.

BOZOWER. – Je ne dirai rien de plus.

MUNDZIO. – Soit. Mais c'est pourquoi je propose de condamner sans faiblesse l'accusé à la sentence la plus sévère de notre code : deux semaines de nettoyage de notre chambre.

JOZEK. – C'est trop peu ! Il devrait aussi faire deux semaines de cirage de nos chaussures.

MUNDZIO. – Et quémander aussi de la bouffe en cuisine pour nous ?

JOZEK. – Bien sûr. Et aussi...

MUNDZIO (*le coupant net*). – Ça suffit ! Nous tenons à l'aspect pédagogique des punitions. Le nouveau converti accepte-t-il le verdict ?

LESZEK. – Il n'en est pas question ! Je ne quémanderai pas de bouffe. Vous savez bien que je déteste l'odeur des cuisines.

MUNDZIO. – Bon, en ce cas, passons au vote : qui se prononce pour ce verdict ?

Jozeek, Mundzio et l'Abbé lèvent la main.

LESZEK (*levant aussi la main*). – Je proteste !

MUNDZIO. – Désolé, Leszek. Ici, les protestants n'ont pas le droit de vote. Trois Oui pour un Non : la sentence est donc immédiate. (*À Leszek.*) Tu trouveras des chaussures sous ce lit. Et sous celui-ci. Et encore sous cet autre.

Leszek collecte des chaussures, et se met docilement à l'ouvrage.

BOZOWER. – C'est une bonne chose, ce vote. (*À Leszek.*) Tu pourrais cirer aussi les miennes, à l'occasion. (*Puis à tous.*) Vous régler toujours vos différends de la sorte ?

MUNDZIO. – Bien sûr. Et heureusement, sinon il n'y aurait plus un seul meuble dans cette chambre.

BOZOWER. – Étonnant. Mais si quelqu'un s'y oppose ?

MUNDZIO. – Aucun risque. Nous avons nous-mêmes établi ces lois.

BOZOWER. – Bien sûr. Mais fort heureusement, je n'y suis personnellement pas soumis.

MUNDZIO. – Avec vous, qui êtes un réaliste, c'est différent. Nous procédons par accord. C'est notre façon de concrétiser notre tolérance envers le clergé.

BOZOWER. – Quel culot ! Je me moque pas mal de votre tolérance ! Faire preuve de tolérance à mon endroit, alors que je vous tiens à ma merci.

JOZEK. – Aimez-vous les sardines ?

BOZOWER. – Portugaises ou françaises ? Que me sortez-vous là ? On ne m'achète pas. De plus, comment des crève-la-faim comme vous pourraient avoir des sardines ?

JOZEK. – Et question liqueur... Que boivent les gens d'église ?

BOZOWER. – Lorsque je venais en France, avant la guerre, le moindre bistrot servait de la Chartreuse jaune... Et du Martini.

MUNDZIO. – Parfait. Dans cette chambre s'accomplissent également des miracles. Nous disons donc : cognac, sardines et autres friandises pour notre abbé. En échange de votre discrétion, bien entendu.

BOZOWER. – Galopins, vous savez vous y prendre ! Mais n’oubliez pas qu’au premier écart de votre part, je romps notre accord.

Bozower sort, entre Morecki.

MORECKI. – Bonjour. J’ai entendu dire que vous étiez très occupés, et je ne voulais pas vous déranger.

LESZEK. – « *J’ai entendu...* » Est-ce que par hasard, tu n’entendrais pas trop ? Que nous vaut ta visite ?

MORECKI. – Vous êtes bons en latin, et si vous pouviez m’aider cela m’obligerait.

LESZEK. – Nous ne sommes pas une institution caritative.

MORECKI. – Bien sûr, rien de gratuit, cela se comprend. Nous pourrions négocier ?

MUNDZIO. – Je propose qu’on le mette à la porte !

JOZEK. – Un instant. J’ai une idée. (*À Leszek.*) Montre-moi ce texte.

MORECKI. – Le voici, page 106.

JOZEK. – Voyons... Mais je t’avertis, nous prenons cher.

MORECKI. – Ce n’est pas un problème. Je comprends seul la première phrase : « *Tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas tirer profit de ta victoire.* » Ensuite, ça se gâte : « *Ut vincas disce pati, ut vivas disce mori.* » ?

JOZEK. – « *Pour vaincre, apprends à souffrir. Pour vivre, apprend à mourir.* » C’est pourtant facile !

Sans prendre part à la suite de la conversation, Jozek prend le livre de Morecki et se met à écrire le texte.

MORECKI. – Mais ça n’a pas de sens.

MUNDZIO. – « *Vade in pace* », mon garçon. Allez, barre-toi !

LESZEK. – « *Vade* » chercher la « *pecunia* », autrement dit : file-nous le pognon.

MORECKI. – Je n’ai pas un sou sur moi. Mais, j’ai reçu une grande quantité de cigarettes, et je pensais que cela pouvait vous arranger.

LESZEK. – Des cigarettes ! Et le pognon !

MUNDZIO. – C’est bon, les cigarettes feront l’affaire.

JOZEK (*ayant fini d’écrire*). – Voici ton texte, mais je te conseille d’apprendre la syntaxe toi-même.

MORECKI. – Merci. Tu n'as pas traîné pour le déchiffrer. Merci encore.

JOZEK. – Un instant. Tu peux faire savoir aux copains que, pour un prix modique ou des cigarettes, nous les aiderons volontiers.

MORECKI. – Vous pouvez compter sur moi. Quant à moi, au moindre problème, je ferai appel à vous. (*Il sort.*) Et merci encore!

JOZEK. – À propos de cigarettes, combien le proprio de l'hôtel Splendid te paie le paquet?

MUNDZIO. – Cinquante francs.

JOZEK. – Et à l'hôtel de la Poste?

LESZEK. – On m'en a donné quarante, la semaine dernière.

JOZEK. – Et à ton avis, combien paie-t-on à quelqu'un qui ne sait pas un mot de français?

LESZEK. – Certainement encore moins.

JOZEK. – Et vous ne comprenez toujours rien?

LESZEK. – Où veux-tu en venir? Je me souviens que nous avons parlé de...

JOZEK (*le coupant*). – Justement...

LESZEK. – De monopoliser le trafic de cigarettes!

JOZEK. – Et qu'est-ce qui nous a empêchés de réaliser ce plan?

LESZEK. – Le manque d'argent liquide.

JOZEK. – Tout simplement. Grâce à notre coopérative « *Aide aux cancrés* », nous pouvons récolter cet argent. Allez... Je déclare cette coopérative créée.

MUNDZIO. – Nous devons commencer par emprunter un peu d'argent, au directeur, au curé, auprès de tous ceux qui l'accepteront.

LESZEK. – Au curé? La semaine dernière, il m'a emprunté vingt francs. Qu'il ne m'a toujours pas rendus.

JOZEK. – Peut-être, mais cinq mille francs devraient nous suffire pour racheter les cigarettes de tout l'hôtel. Les Polonais sont ici les seuls fournisseurs du marché noir. Si on arrive à les planquer jusqu'à la prochaine ration, et à racheter cette nouvelle ration, nous pourrions alors dicter nos prix aux Français.

MUNDZIO. – Mais combien donnerons-nous à nos camarades?

LESZEK. – Je propose soixante-cinq francs le paquet. Et si notre affaire marche, nous pourrons toujours augmenter ce prix.

MUNDZIO. – J'estime que nous ne devrions pas gagner plus de cinq francs le paquet sur nos gars. Pour nombre d'entre eux, c'est là leur seul trésor.

JOZEK. – Tout à fait. À soixante-cinq francs le paquet, ils en touchent quand même quinze de bénéfice net. Par la suite... Bon, que ceux qui ont de l'argent le mettent sur la table.

LESZEK. – Tout?

MUNDZIO. – Oui, tout. Et que chacun se souvienne de ce qu'il a posé. (*À Leszek.*)
Espèce de radin, tu as entendu? Tout!

JOZEK. – Allez, ça ira.

On frappe à la porte.

LESZEK. – Rapplique!

BOZOWER (*une fois entré*). – Je rapplique, je rapplique.

MUNDZIO. – Si on avait su qui frappait de la sorte, on vous aurait préparé un baldaquin.

BOZOWER (*agitant une sorte de document*). – Vous avez rompu unilatéralement notre accord!

MUNDZIO. – De quoi s'agit-il?

LESZEK. – Un simple rouleau de papier!

BOZOWER. – Regardez-le mieux.

JOZEK (*il lit, articulant les mots*). – La Punaise, la célèbre gazette murale des élèves du Lycée Polonais de Villard-de-Lans :

Dans une cave obscure à faire peur

Un cureton songeur

En jupe noire est assis

À la lueur d'une bougie.

À quoi pense-t-il?

Sur quoi compte-t-il?

LESZEK. – Bien dit! Sur quoi compte-t-il, au fait?

BOZOWER. – Eh bien, vous allez le savoir de suite, impies que vous êtes, sur quoi vous pouvez bien compter! Jeunes gens, sachez que les autorités d'occupation ont décrété que toute activité subversive serait désormais passible de déportation dans un camp de travail. De même, la détention d'armes sera punie de mort. Et par conséquent, si vous finissez dans un camp, je perdrai cette rare occasion de convertir les pêcheurs que vous vous obstinez à être. (*Un temps.*) Êtes-vous mal ici? Souffrez-vous de la faim, du froid?

MUNDZIO. – Nous ne sommes pas ici pour user nos fonds de culottes sur les bancs d'une école. Nous attendons seulement le débarquement des Alliés.

BOZOWER. – Allons donc! Vous êtes là pour étudier, aux côtés d'enfants dont vous êtes également responsables de la sécurité.

LESZEK. – Des enfants, des enfants... Je ne vois que quelques vieilles femmes et des fils à papa.

BOZOWER. – Vous voilà avertis. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. De plus, je ne vous en veux pas de m'avoir ridiculisé de la sorte dans cette gazette. Et puisque vous persistez dans vos activités occultes, cooptez-moi!

Surprise générale. Bozower ouvre une mallette sur la table, puis se retourne pour donner le temps aux garçons de réfléchir. Sans réponse, il referme la mallette et sort.

MUNDZIO. – Ça commence à chauffer, ici! Jozek, avertis le *Seize*.

Jozek sort précipitamment. Les garçons ferment la porte derrière lui, et sortent des caisses d'où ils retirent des armes. On frappe à la porte.

LESZEK. – Je leur casse la gueule, mais personne ne perquisitionnera ici.

Ils rangent ce qu'ils ont sorti.

MUNDZIO. – Du calme, Leszek! Ouvre... Mais ouvre donc!

LESZEK (*tournant la clef*). – Rapplique!

Entre Baska.

BASKA. – Salut la compagnie, que se passe-t-il?

MUNDZIO. – Que fais-tu là, tu es folle?

LESZEK. – Quelle idée de venir frapper de la sorte, et au pire moment?

BASKA. – Qu'est-il arrivé?

MUNDZIO. – Oh, rien. De toute façon, ce n'est pas une affaire de bonne femme.

LESZEK. – C'est aussi mon avis, mais...

BASKA. – Assez, je connais la chanson. Vous avez besoin de mon aide? Des chemises, des chaussettes à laver? À raccommoder peut-être?

MUNDZIO. – Pire! Nous attendons une perquisition.

BASKA. – Vous en avez beaucoup?

LESZEK. – Quelques pistolets et quelques munitions.

BASKA. – Eh bien, donnez-moi tout cela.

MUNDZIO. – Tu sais où les planquer?

BASKA. – T'inquiète. J'ai une cachette.

MUNDZIO. – Alors, vite. Leszek, les munitions. Aide-moi Baska.

LESZEK. – D'abord les pistolets.

BASKA (*cachant les pistolets sous sa robe*). – Les grenades, dans mon sac.

MUNDZIO. – Tu vas le déchirer.

BASKA. – Il en a vu d'autres.

MUNDZIO. – Mais, tu vas en perdre.

BASKA. – Mais non... Je n'ai pas de rendez-vous aujourd'hui.

LESZEK. – Que fait-on des munitions?

MUNDZIO. – Elle n'a qu'à suspendre un sac à son cou.

BASKA. – Tu es fou? Je ne peux pas sortir dans la rue avec une telle bosse... Un dimanche en plus.

LESZEK. – Essaie sous ton aisselle.

MUNDZIO. – Et rajoute un manteau. (*Un temps.*) Demain, nous vérifierons où tu as caché tout cela.

BASKA. – Tu sais bien qu'il est interdit de nous rendre visite dans nos chambres.

LESZEK. – Tu as peur des potins?

BASKA. – Non, pas du tout. La preuve, je vous rends bien visite ici même.

LESZEK. – Je passerai par la fenêtre.

BASKA. – Il n'en est pas question... Roméo!

LESZEK. – Baska, regarde-moi.

BASKA. – Tu n'es pas à mon goût.

MUNDZIO. – Et moi ?

BASKA. – Suffit, les garçons ! Je vais me fâcher !

LESZEK. – Et pourquoi donc ?

BASKA. – Parce que le jour où vous me plairez, je vous enverrai une lettre avec la clef de ma chambre ! (*Puis souriante.*) Mais n'y comptez pas trop.

LESZEK (*soudain ouvrant la porte, et scrutant le corridor*). – Quelqu'un vient !

BASKA. – Vite, donne-moi un cahier...

On frappe à la porte.

LESZEK. – Rapplique.

Entre Labedz. Kazik reste sur le pas-de-porte, une valise à la main.

KAZIK. – Bonjour.

LESZEK. – Ah, ah ! Monsieur le Surveillant Labadz !

LABEDZ. – Non, Leszek : pas Labadz mais Labedz ! (*Puis apercevant Baska.*)
Et vous, Mademoiselle, que faites-vous ici ?

BASKA. – Je suis simplement passée prendre un cahier. (*Aux garçons.*) Merci, et salut !

Baska sort.

LABEDZ. – Pour la dernière fois, je vous répète que vous n'avez pas le droit d'inviter des filles dans vos chambres !

LESZEK. – Vous avez entendu ? Elle est venue prendre un cahier.

LABEDZ. – Pour cela, vous avez le foyer. Je ne voudrai pas non plus que certaines choses passent de l'hôtel du Parc à l'hôtel des Loisirs.

MUNDZIO. – De quelles choses parlez-vous, Monsieur le Surveillant ?

LABEDZ. – Eh bien, de ce que Mademoiselle Baska transporte en ce moment sous le manteau et dans son sac.

MUNDZIO. – Monsieur le surveillant, puis-je être franc avec vous ?

LABEDZ. – Je ne demande pas mieux.

MUNDZIO. – Baska avait tout simplement apporté un fer à repasser... Pour nos chemises... Vous comprenez, nous ne savons pas encore le faire nous-mêmes.

LABEDZ. – Il serait grand temps de l'apprendre. Quelle bêtise d'importuner une jeune fille au risque de ternir sa réputation pour si peu.

MUNDZIO. – Vous avez bien raison, Monsieur le Surveillant.

LABEDZ. – Messieurs, connaissez-vous la dernière résolution du Conseil Pédagogique concernant la détention illégale d'armes ?

MUNDZIO. – Bien sûr.

LABEDZ (*étonné*). – Puis-je savoir qui vous l'a dit ?

LESZEK. – Mais, vous-même.

LABEDZ. – C'est ça, continuez ! Payez-vous ma gueule ! Bien, très bien, même. Jouons carte sur table. Je reste curieux de savoir qui vous l'a appris. (*Un temps.*) Bon, je vous ai amené un nouveau camarade. (*Puis à Kazik.*) Dès que vous serez installés, venez me voir à mon bureau. Nous réglerons les formalités pour la mairie : carte de séjour, carte de rationnement. Et aussi votre literie et d'autres détails. À bientôt.

Labeledz sort.

MUNDZIO. – Ce lit est disponible, Monsieur le Nouveau.

KAZIK. – Merci. Je m'appelle Kazik.

LESZEK. – Moi, c'est Leszek.

MUNDZIO. – Et je suis Mundzio.

Une lampe s'allume au-dessus de la porte. Leszek s'approche furtivement, et ouvre brusquement la porte. Labeledz, perdant l'équilibre, s'étale de tout son long dans la chambre.

LESZEK. – Je vous demande pardon, Monsieur le Surveillant.

LABEDZ. – Je vous en prie, c'est la moindre des choses.

LESZEK. – Et je n'affirme pas que vous écoutiez derrière la porte.

LABEDZ (*interloqué*). – Qu'est-ce que c'est que cette installation ? (*Il tient dans la main l'essuie-pieds métallique relié à deux fils électriques.*)

LESZEK. – Ça ? Trois fois rien. Mundzio, branche les fils.

Mundzio exécute. Labeledz prend une secousse et lâche le montage.

MUNDZIO. – Toutes nos excuses, Monsieur le Surveillant. Une installation anti-écoute. Forcément, en marche ça secoue un peu.

LABEDZ. – Débranchez-moi cela immédiatement! Et malheureusement je dois déposer une plainte à votre encontre. Quelle bêtise, quelle insouciance! Au revoir, jeunes imprudents. (*Il sort.*)

MUNDZIO. – Il voulait la guerre, il l'aura! Ce sera lui ou nous. Ce connard ne cesse de nous épier, de moucharder, de nous dénigrer auprès des profs. (*Voulant remettre en place le montage, il prend une secousse.*) Eh, débranchez-moi! Nom d'une pipe! (*Puis en direction de Labeledz.*) Vieille andouille!

KAZIK (*amusé*). – « *Habita ut migraturus.* »

MUNDZIO. – « *Habite comme si tu devais partir de suite.* »

KAZIK. – Je savais. À ce propos, comment vit-on ici?

LESZEK. – Eh bien, on vit, quoi!

Tout en parlant, les garçons nettoient des cordes et mettent de l'ordre dans un équipement d'escalade.

MUNDZIO. – Nous avons d'excellents professeurs. Presque tous ont été professeurs d'université et ils sont très exigeants.

LESZEK. – Notre directeur aime méditer sur le mont Blanc et l'aumônier, bien sûr, récite ses litanies et nous sermonne sans répit.

MUNDZIO. – Par contre, la prof de français est une pure merveille : beauté latine, taille fine comme une chevette, menue quoi, cheveux bruns, yeux bleus, nez gentiment arqué. Peut-être la huitième merveille du monde!

KAZIK. – Ce n'est pas vraiment ce que je demandais.

LESZEK. – Et que voulais-tu savoir?

MUNDZIO. – Peu importe ce qu'il voulait savoir. L'important, c'est ce qu'il demande. Continue, Leszek.

LESZEK. – Notre école, cette école... C'est ce fameux lycée créé à Paris pour les enfants de la Grande Émigration de 1842. Norwid y venait en visite de temps en temps.

MUNDZIO. – Et Napoléon III en personne y venait pour des concerts.

LESZEK. – Oui, si tu veux. Lorsque les Allemands ont occupé Paris, le lycée s'est replié ici, à Villard, près de Grenoble.

MUNDZIO. – Question finances, il est entretenu par le gouvernement de Vichy et la Croix Rouge polonaise.

KAZIK. – Ce n'est pas cela non plus que je voulais savoir.

MUNDZIO (*faisant mine de n'avoir rien entendu*). – Nous logeons ici, à l'hôtel du Parc, les filles à l'hôtel des Loisirs. Nous n'avons pas le droit de nous rendre visite dans les chambres.

LESZEK. – Les cours ont lieu dans les cafés, autour de la place de la mairie. Les rendez-vous, devant la fontaine.

KAZIK (*légèrement excédé*). – Toujours rien à voir avec ce qui m'importe !

MUNDZIO. – Ah, oui... Leszek, change l'ambiance ! Je suis incapable de penser à la lumière du jour.

Leszek baisse docilement le rideau de la fenêtre, et branche l'éclairage.

LESZEK. – Et voilà. Nous avons adapté les couleurs de cet éclairage et ses intensités aux besoins de nos états d'âme. Avec lui, nous pouvons créer une atmosphère, façonner l'esprit. Un peu de romantisme dans ce coin perdu pour de futurs amoureux. (*Il manipule le montage.*) Ici, c'est la grotte des rêves, de jour comme de nuit. (*Il manipule à nouveau.*) Et là, un havre de volupté...

MUNDZIO. – Parce qu'ici, on mange des topinambours, de la noix de coco, des dattes. Et toi, Kazik, combien de raviolis lituaniens manges-tu, en une seule fois ?

KAZIK. – Une vingtaine.

MUNDZIO. – Moi, cent vingt et quelques. Je mange jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

LESZEK. – C'est un malade. Il ne mange pas, il engouffre. (*Il éteint l'éclairage.*) Fin de la visite, retour à Villard-de-Lans. Qu'en dis-tu, Camarade ?

KAZIK. – C'est beau, comme... une réception chez Tante Cloco. (*Un temps.*) Vous avez une radio ?

MUNDZIO. – Comment pourrait-on en avoir une ?

KAZIK. – À quoi occupez-vous votre temps ?

LESZEK. – Comment ça nos occupations? Nous attendons, tout en poursuivant nos études.

KAZIK. – Et vous attendez quoi, au juste?

LESZEK (*changeant de ton*). – Le débarquement des Alliés, voilà. (*Puis s'adressant à Mundzio.*) As-tu remarqué cet essaim de jolies filles, cette année?

MUNDZIO. – Nom de Dieu! Leszek! Quelle heure as-tu?

LESZEK. – Trois heures. Et alors?

MUNDZIO. – Alors, il est grand temps de passer à l'action.

Mundzio sort un seau d'eau de derrière un rideau et Leszek scrute au dehors à l'aide de jumelles. Mundzio prépare le seau sur le rebord de la fenêtre.

LESZEK. – Attention! Elle approche... Elle est là... Attention : feu!

Mundzio déverse le seau d'eau par la fenêtre.

MACIEJOWA (*en voix off*). – Garnements! Vous aurez de mes nouvelles, petits merdeux! Ça n'a aucun respect pour une femme. Où est-ce que ça a été élevé? Mais je vous trouverai, canailles!

LESZEK. – Excellent tir! Tu lui as arrosé tout le postérieur et c'est la panique chez les lapins. Fin de l'opération.

Maciejowa pousse des cris au dehors. Mundzio ferme discrètement la fenêtre.

MUNDZIO. – C'est l'une de mes idées géniales. Juste en dessous de nous, il y a les cages à lapins de notre cuisinière, qui les nourrit très régulièrement. Et moi, juste retour de considération, je l'arrose tout aussi régulièrement. C'est aujourd'hui la quatorzième opération! (*Il rajoute un signe à la craie.*) Pas mal, non?

On frappe à la porte.

LESZEK. – Rapplique!

Entre Madame Maciejowa, visiblement énervée. Mundzio dissimule plus profondément le seau derrière la tenture.

MACIEJOWA. – Regardez ce que ces voyous m'ont encore fait! Et c'est la quatorzième fois! A-t-on à se plaindre de moi? Je bosse du matin au soir, moi! Je fais tout mon possible pour les nourrir correctement et voilà leur reconnaissance. (*Elle montre sa tenue fortement trempée.*)

LESZEK. – Que vous est-il arrivé, Madame Maciejowa? Vous êtes tombée dans une baignoire?

MUNDZIO. – À flirter avec les pompiers, voilà le résultat.

MACIEJOWA. – Si seulement c'était un pompier! Mais c'est encore ce galopin qui m'a arrosée. Je suis passée me plaindre à la direction et on m'a dit qu'ils n'avaient rien trouvé. Et ce petit merdeux continue de m'arroser le derrière à la première bonne occasion. J'en ai attrapé un rhume, je me réveille la nuit, mon mari se fâche contre moi...

MUNDZIO. – Plutôt fâcheux, en effet.

LESZEK. – Vachement compliqué comme affaire.

MACIEJOWA. – Vous m'aviez fait entendre que vous attraperiez ce gremlin. Que vous aviez une piste...

MUNDZIO. – Pas si facile, Madame Maciejowa. C'est un peu plus compliqué que prévu.

MACIEJOWA. – Et alors, quoi d'autre?

MUNDZIO. – C'est-à-dire, nous faisons des efforts, mais... Nous manquons de calories.

MACIEJOWA. – Jeune homme, tu recevras autant de calories que tu peux en souhaiter.

MUNDZIO. – Je ne suis pas seul dans l'affaire.

MACIEJOWA. – Ah! (*Un temps.*) Attrapez seulement ce vaurien. Tant que je serai là, vous ne manquerez de rien.

MUNDZIO. – Entendu, Madame : votre proposition me semble sérieuse (*Aux autres.*) Qu'en pensez-vous, Camarades?

KAZIK. – C'est évident, il faut châtier le fautif.

LESZEK. – Nous l'aurons! Et il passera devant un peloton d'exécution.

MUNDZIO. – Et nous le rosserons, soyez-en sûre.

MACIEJOWA. – Je vous remercie. Merci, merci beaucoup.

MUNDZIO. – Allez. Vous pouvez dormir en paix. Et votre mari aussi!

MACIEJOWA. – Vous êtes de bons p'tits gars. Ah ! Si tout le monde, ici, était comme vous ! Passez à la cuisine, il y aura toujours quelque chose pour vous. (*Un temps.*) Mais surtout, chut... N'en parlez à personne. (*Elle sort.*)

MUNDZIO (*à Kazik*). – Alors ? Qu'en dites-vous ?

KAZIK. – Étonnant, mais plutôt puéril. (*Un temps.*) Connaissez-vous un dénommé Ballot ?

MUNDZIO. – Oui, bien sûr. C'est le beau-frère du maire.

KAZIK (*sortant un document*). – Il est propriétaire d'une serrurerie, paraît-il.

MUNDZIO. – Vous voulez dire que... Il serait peut-être temps de passer aux présentations. (*Il balaye l'assemblée du regard, puis se lance.*) Soldat Zdzislaw Hernik, deuxième division.

LESZEK. – Soldat Leszek Pawlowski, deuxième division.

KAZIK. – Aspirant Kazimierz Czarnecki, deuxième division de tirailleurs, détachement de reconnaissance. Reposez armes ! On peut fumer ? (*Mundzio hoche la tête.*) Il y a une semaine, je me suis évadé du stalag 17B, puis je me suis fait démobiliser à Auch. De là, on m'a envoyé à Villard-de-Lans. En route, je suis passé par Grenoble où l'on m'a nommé commandant de votre détachement. On m'avait rapporté que votre division était basée en Suisse ?

MUNDZIO. – C'était exact. Elle était bien en Suisse, mais lorsque nous nous sommes aperçus que nous risquions d'y être internés, nous avons pris le large vers le sud. D'abord à Grenoble, puis ici.

LESZEK. – Où nous attendons le débarquement.

KAZIK. – Attendre ne sert à rien.

MUNDZIO. – Bien sûr, mais s'organiser militairement, ici, n'est pas si simple. Nous avons deux mortiers, quelques munitions, six grenades et cinq armes à feu.

KAZIK (*sortant un revolver de sa poche*). – Plus une !

MUNDZIO. – Donne ! À l'hôtel, nous n'avons pas le droit de détenir des armes.

Kazik donne le revolver à Mundzio, qui le cache aussitôt dans l'armoire.

KAZIK. – Bon. Les élèves, qui sont-ils ?

LESZEK. – Il y a de tout. D'anciens soldats de l'armée de Sikorski, des évadés des camps de prisonniers, des camps de travail, d'Autriche, d'Allemagne...

MUNDZIO. – Il y a aussi beaucoup d'enfants de la vieille émigration économique, installée dans le nord de la France... Quelques fils à papa... Excuse-moi, j'ai une crampe d'estomac. Je cours à la cuisine chercher des calories. (*Il sort.*)

KAZIK. – Je n'ai absolument aucun document sur moi, à part celui que je vous ai montré.

LESZEK. – Pas grave. Tu n'as pas besoin de certificats ici. Tu passeras simplement un examen pour être admis dans la classe que tu choisis.

KAZIK. – Mais un examen, comme ça... sans préparation?

LESZEK. – T'inquiète. Tu as trois, quatre semaines pour t'y préparer.

KAZIK. – Peut-être, mais je ne sais pas si je pourrai passer une seconde fois le bac.

LESZEK. – Ne t'en fais pas pour cela. (*On frappe à la porte.*) Rappelle!

Entre Baska.

BASKA. – Salut. On a de la chance, c'est Labeledz qui s'y colle. Mais j'ai eu le temps de tout planquer. (*Apercevant Kazik.*) Ah! Excusez-moi.

LESZEK. – N'aie crainte! Continue.

BASKA. – Tout est donc en lieu sûr. Et la perquisition commence chez les filles.

LESZEK. – Très bien! On aura la paix pour un bon moment. Je te présente notre nouveau camarade : lieutenant Kazimierz Czarnecki. (*Présentant Baska.*) Basia Chmiel.

BASKA. – Nous devrions fêter ça!

KAZIK. – Avec plaisir. Il me reste quelques francs.

Mundzio (*entrant avec une marmite*). – Quand vous allez découvrir le contenu de cette marmite, vous allez tomber à la renverse!

BASKA. – Montre! Montre-nous!

MUNDZIO. – Du calme. À genoux, d'abord! (*Baska s'agenouille.*) Et répète après moi : jamais...

BASKA. – Jamais...

MUNDZIO. – Je ne dirai...

BASKA. – Je ne dirai...

MUNDZIO. – Où j'ai mangé jusqu'à n'en plus pouvoir.

BASKA. – Où j'ai mangé jusqu'à n'en plus pouvoir. Tu es génial.

MUNDZIO. – C'est vrai. Mais te voilà tenue au plus grand secret en ce qui concerne l'origine de cette merveille. (*Il pose la marmite sur la table.*)

BASKA. – Je jurerais, sur le débarquement que j'appelle de tous mes vœux, qu'il s'agit d'un ragoût de bœuf aux pommes de terre.

LESZEK (*mis en appétit*). – En bons mécréants, lançons en guise de prière notre cri de ralliement : Viva Polonia!

On frappe à la porte.

MUNDZIO. – Baska, l'armoire... Vite!

Baska se cache précipitamment, avec la marmite, dans l'armoire des garçons.

LESZEK (*dès l'armoire refermée*). – Rapplique!

JOZEK (*entrant visiblement excité*). – Les gars, Labeledz perquisitionne déjà au seize. Vous êtes sûrs d'avoir tout évacué?

MUNDZIO. – Chez nous, ils ne trouveront rien. Baska a tout emporté. Et dans les autres chambres?

JOZEK. – Rien, pour le moment. Nous avons été les plus rapides.

MUNDZIO. – Jozek, je te présente notre nouveau camarade : lieutenant Kazimierz Czarnecki.

JOZEK. – Sous-officier Jozef Zglinicki, première division de grenadiers.

BASKA (*sortant soudain la tête de l'armoire*). – Reposez armes! Préparez la table! En avant marche, vers la casserole. (*Elle fait chauffer la marmite sur un réchaud électrique, dans un coin de la chambre.*)

MUNDZIO. – Leszek, ferme la porte à clef, que Labeledz ne nous surprenne pas.

KAZIK. – Mais qui est en fait ce Labeledz?

MUNDZIO. – Euh... Comment te dire? C'est... « un cygne à plumes sales », une sorte de paradoxe de la nature qu'il faut impérativement chasser de Villard. Il veut la guerre et il l'aura. Et je pense en venir à bout par la pointe.

LESZEK. – Tu as encore des cartouches?

MUNDZIO. – Bien sûr, j'en ai racheté à Grenoble. De pures merveilles. (*Soudain grandiloquent.*) Madame, Messieurs, voici le dernier cri de la pyrotechnie moderne : la boule puante! En brisant cette modeste ampoule, direction les

latrines! (*Puis à Kazik.*) J'ai une idée : en sortant de son bureau, écrase celle-ci sur son tapis, pour commencer.

BASKA (*revenant avec le ragoût*). – En attendant, Madame la Comtesse vous invite à passer à table.

Tous s'installent et commencent à manger. On frappe.

MUNDZIO. – Baska, vite, file te cacher dans l'armoire.

Entre Morecki.

MORECKI. – Qu'est-ce qui embaume, ici? Cela m'a tout l'air d'un ragoût. (*Un temps.*) Messieurs, j'ai colporté la nouvelle de la création de la coopérative. Elle suscite un vif intérêt, partout, et l'affaire est en bonne voie. (*Puis apercevant Kazik.*) Ah! Veuillez m'excuser. Permettez-moi de me présenter : Andrzej Morecki. Votre voyage n'a pas été trop dur?

KAZIK. – Pas vraiment, non. Merci... Ça dépend pour qui. Je vais me rendre chez Labedz pour régler les formalités.

MUNDZIO. – Tiens, n'oublie pas ça. (*Il lui donne l'ampoule.*) Avant de sortir du bureau, écrase cette ampoule sur son tapis, puis file comme une flèche.

KAZIK. – D'accord. (*Il sort.*)

MUNDZIO (*à Morecki*). – Et vous? Vous rentrez chez vous, ou partez en promenade?

MORECKI. – Me promener? Pour quoi faire? J'ai encore des choses à vous dire.

MUNDZIO. – Encore?

JOZEK. – Alors, fais vite. Nous allons au cinéma.

MORECKI. – Mais on n'y donne rien aujourd'hui.

JOZEK. – Justement.

MORECKI. – Je pensais à une excellente affaire et je ne demande rien en échange. Vous pourriez gagner pas mal d'argent avec nos camarades, car ils ont beaucoup trop de cigarettes. J'ai pensé que nous pourrions nous faire payer en paquets de cigarettes. Une fois réalisé un stock important, le marché noir de cette petite ville serait entre nos mains. J'ai d'ailleurs dressé une liste de prix et...

MUNDZIO (*le coupant*). – Nous te remercions, mais nous préférons nos propres idées. Du reste, nos prix sont déjà arrêtés.

JOZEK. – Désolé Camarade, mais nous devons te mettre à la porte.

MORECKI. – Cela ne fait rien, Camarades. J'ai encore beaucoup d'autres...

MUNDZIO (*le coupant à nouveau, plus sèchement*). – Tu connais la devise de cette chambre : « Termine ton affaire et casse-toi. » Leszek, reconduis donc notre camarade, qu'il ne se perde pas en route.

MORECKI. – Tant pis pour vous, j'attendrai. Peut-être reviendrez-vous sur votre décision.

Morecki sort, accompagné de Leszek jusque sur le pas de la porte.

BASKA (*ressortant de l'armoire*). – Zut, alors ! C'est encore froid. Je ne le réchauffe plus, bouffez-le comme ça.

On frappe. Entre Witek.

WITEK. – Les Français s'enquêtent du nouveau.

MUNDZIO. – De Kazik ? Il est correct.

WITEK. – Justement : ils veulent le contacter.

MUNDZIO. – Fort bien. Mais remplissons d'abord notre devoir. (*Ils commencent enfin à manger.*)

LESZEK (*enlevant de la tête de Witek son béret*). – Avec un béret, tu peux bouffer des grenouilles, ou des escargots. Pas du goulasch : il se mange tête nue.

BASKA. – Le reste, c'est pour Kazik.

KAZIK (*entrant*). – Tout est réglé, question literie. (*Puis discrètement, à Mundzio.*)
Qu'est-ce que ça pue !

MUNDZIO. – Kazik, voici Witek. C'est notre agent de liaison avec les Français. Il est le fils d'un immigré du Nord, un type bien. Et il n'apprend pas plus mal que nous.

WITEK. – Witek Nowak. Mais au fait, à cause de ce ragoût j'allais oublier de vous dire que le courrier est arrivé.

Les garçons se précipitent à la recherche de leur courrier. Baska et Kazik restent seuls sur scène.

KAZIK. – Oh ! Le ragoût.

BASKA. – Un vrai butin.

KAZIK. – Ils sont un peu... (*Il cherche le mot.*)

BASKA. – Ils font les blancs-becs. (*Un temps.*) Que pensez-vous au juste de nous ? Les premiers jours, après mon arrivée, je me suis crue ici dans une maison de fous.

KAZIK. – Oh ! Moi, je ne suis là que depuis quelques heures.

BASKA. – Pourquoi ne mangez-vous pas ?

KAZIK. – J'ai perdu l'appétit.

BASKA. – Normal. Mais l'appétit reviendra dès que vous aurez commencé à manger.

KAZIK. – J'en doute. (*Il goûte.*) Il ne revient pas.

Baska se penche vers lui, puis l'embrasse tout à coup.

KAZIK (*surpris*). – Vous savez, je crois que...

BASKA. – Vraiment ?

KAZIK. – Mais pas encore au point de... (*Elle l'embrasse de nouveau.*)

BASKA. – Bon, et maintenant, on ne fait plus le difficile : une bouchée pour papa, une autre pour maman, une autre pour les Alliés, pour moi, pour... la fin de tout cela. (*Elle lui essuie la bouche avec une serviette, telle une mère avec un enfant, puis reprenant.*) Vous avez été prisonnier pendant longtemps ?

KAZIK. – Plus de deux ans.

BASKA. – Mais, c'est très long.

KAZIK. – Pourquoi avez-vous fait cela ?

BASKA. – C'est ma façon à moi de proposer de nous tutoyer. Et à part ça, j'aime côtoyer des gens heureux, ceux qui soudain ont vu leur rêve se réaliser.

KAZIK. – C'est un jeu plutôt dangereux.

BASKA. – Bien deviné ! Mais j'aime le danger. Et mon petit doigt me dit que tu l'aimes également. (*Elle s'éloigne, puis se rapproche.*) Et tu pourras dire aux garçons qu'Ela doit passer et que j'ai repassé leurs chemises.

Baska sort. Peu après entrent les garçons.

MUNDZIO. – Baska est déjà partie ?

KAZIK. – Eh oui !

MUNDZIO. – Je parie qu'elle t'a demandé de nous dire qu'elle avait repassé nos chemises.

KAZIK. – Comment le sais-tu ?

LESZEK. – Facile : elle accueille toujours de cette façon tous ceux qui reviennent d'un camp de prisonniers. Mais ça ne va pas plus loin : ne compte sur rien de plus.

KAZIK. – Comment ça... tous ceux qui ?

MUNDZIO. – C'est ainsi qu'elle m'a accueilli. Et Jozek aussi.

LESZEK. – Et moi aussi ! Elle maternelle, mais ne va jamais plus loin.

Entre Ela portant une machine à écrire. Jozek la soulage et prépare un coin pour l'installer.

JOZEK. – La place est prête : au travail !

ELA. – Baska m'a demandé d'apporter ma machine à écrire : la voilà.

JOZEK. – Et elle ne t'a rien dit d'autre ?

ELA. – Si. Que tu m'aimais.

MUNDZIO. – Jozek, voici le texte de la déclaration.

JOZEK (*revenant vers Ela*). – Nous avons fondé une coopérative, et voici le texte de sa déclaration à taper.

ELA. – Baska m'a dit aussi que les copains se moquent de toi ?

JOZEK. – C'est possible.

ELA. – Alors, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas ?

JOZEK. – Et si je te le dis, tu me gifleras à nouveau ?

ELA. – Non.

JOZEK. – Même si je te dis la vérité ?

ELA. – Cela dépend de la vérité.

JOZEK. – Ah ! Tu vois.

ELA. – Qu'est-ce que tu peux être lâche ! Tu ne sais donc étreindre les filles que dans l'obscurité ?

JOZEK. – Je ne voulais pas t’êtreindre. Je voulais simplement te blottir dans mes bras.

EŁA. – Tiens donc! Et comment pouvais-je le savoir?

JOZEK. – Ce n’était pas une raison pour me gifler! J’ai mis trois jours pour m’en remettre.

EŁA. – Vraiment?

JOZEK. – Mes copains se sont moqués de moi.

EŁA. – Mais je peux te satisfaire. Tu peux m’embrasser... Tu as ma permission.

JOZEK (*surpris*). – Ici? Devant eux?

EŁA. – Et pourquoi pas?

JOZEK. – Je les connais. Ils s’aligneront aussitôt.

EŁA. – Pourquoi faire?

JOZEK. – Comment ça, pourquoi? Pour être aussi embrassés, tiens!

EŁA. – Je ne te crois pas.

JOZEK. – Tu verras.

EŁA. – Tu es devenu fou?

JOZEK. – Sortons d’ici.

EŁA. – Ah, non! Une punition publique ne peut être réparée que par une récompense publique. Approche! Qu’est-ce que tu attends? Embrasse-moi! Pourquoi ne m’embrasses-tu pas?

JOZEK. – Je pensais que c’était seulement pour te faire pardonner.

Ela embrasse Jozek, longuement. Honteux, il tente de se soustraire.

MUNDZIO. – Nom de Dieu! Eh les gars, regardez-moi ça! Ela viole Jozek! (*Il se met à crier.*) Au secours! En rang!

Les garçons s’alignent, dans une cohue indescriptible.

MUNDZIO. – Comptez!

LESZEK. – Un!

MUNDZIO. – Deux!

KAZIK. – Trois!

ELA. – Qu'est-ce qui vous prend ?

MUNDZIO. – Tu connais les habitudes de cette chambre. On partage tout à égalité.

ELA. – Et si je refuse ?

MUNDZIO. – Tu as horreur de la violence, n'est-ce pas ? Nous aussi. En avant, marche !

Ils avancent tous d'un pas.

ELA. – Dans ce cas, tant pis.

MUNDZIO. – Regards à... droite !

Ela s'approche successivement de chacun d'eux, et embrasse Leszek, Mundzio et Kazik sur la joue. Jozek tend également la joue, puis soudain tourne la tête et l'embrasse sur la bouche.

ELA (*confondue*). – Alors, c'est promis. Maintenant on ne se moquera plus de moi ?

JOZEK. – J'espère que tu n'as pas fait cela par pitié ?

ELA. – Pas seulement.

JOZEK. – Mundzio, passe-moi une ampoule ! Je file chez Labedz. Il faut absolument que j'aie déverser ma colère sur quelqu'un, sinon je suis bon pour une attaque d'apoplexie.

ELA (*se mettant à chanter*). – Le sabre cogne l'éperon, ding, ding, ding...

Leszek, Mundzio et Kazik, particulièrement heureux, entonnent la chanson et marchent en cadence autour de la table. Entre Witek.

WITEK. – Eh ! Les gars, nous avons du boulot ! Les résistants français vous demandent de l'aide. Un des leurs n'est pas rentré d'une mission et il est probablement blessé. Les Allemands contrôlent tous les passages. Il faut absolument retrouver cet homme et le redescendre de la montagne. (*Il déplie une carte et montre des points.*) Les Français le recherchent sur les cotes 60 et 67, et ils nous ont laissé la cote 62, avec cette vallée encaissée, là.

MUNDZIO. – Mais c'est précisément la vallée que nous avons étudiée.

WITEK. – C'est bien pour cela qu'ils nous appellent à l'aide.

KAZIK. – Oui, bien sûr. (*Puis observant la carte.*) Mais s'il est passé par là ?

MUNDZIO. – C'est ce qui peut lui arriver de mieux. De là, il n'y a qu'une sortie possible et nous seuls la connaissons.

WITEK. – Et si...

KAZIK. – A-t-il pu passer de l'autre côté du versant ?

LESZEK. – Impossible ! Il est blessé, et sans aide il n'y arriverait pas.

MUNDZIO. – À part ça, il y a un nouveau poste allemand quelques centaines de mètres plus haut.

KAZIK. – Pensez-vous que nous pouvons l'aider ?

MUNDZIO. – Bien sûr ! Nous sortirons de l'hôtel un par un.

JOZEK (*entrant plutôt enjoué*). – Dieu, comme ça sent mauvais ! Labeledz ne sortira sans doute pas pendant une semaine. (*Puis considérant l'assemblée.*) Qu'est-il arrivé ?

LESZEK. – Nous devons retrouver un blessé et le sortir d'un encerclement.

JOZEK. – Qui est de service aujourd'hui dans l'hôtel ?

MUNDZIO. – Si ma mémoire est bonne, Bozower.

KAZIK. – Qui est-ce ?

JOZEK. – L'abbé Bozowski. Un chic type.

MUNDZIO. – Il peut protéger notre chambre jusqu'à notre retour.

KAZIK. – Et vous avez l'équipement nécessaire ?

MUNDZIO. – Sans problème... Dans la montagne.

ELA. – Je vais informer Baska et je prendrai notre pharmacie portable.

MUNDZIO. – Entendu ! Nous sortons un à un. Kazik, tu sors avec moi. Arrivés en dehors du village, tu prendras le commandement. Jozek, avertis l'abbé.

Tous sortent. Peu après leur départ, l'abbé entre et s'approche de la fenêtre, inquiet. Baisse des lumières, jusqu'au noir.

Fin du 1^{er} acte



ACTE II

Même chambre. Baska est assise dans le fond, près de la fenêtre, raccommodant des chaussettes. Ela tape à la machine, dans l'armoire;

MUNDZIO. – Leszek, ouvre la boutique!

LESZEK (*à Jozek*). – Jozek, débranche l'alarme!

Ils déplacent la table, les chaises, et préparent la chambre pour recevoir des clients. Leszek ouvre la porte, et suspend une affiche manuscrite sur laquelle on peut lire : « Coopérative amicale Aide aux Cancres ». Les premiers clients arrivent.

CAMARADE III. – Salut. (*Il s'arrête sur le pas de la porte.*) Est-ce vrai que vous payez le paquet de cigarettes quinze francs de plus que dans les cafés?

Leszek. – Nos tarifs sont affichés. (*Il les montre.*) Tu peux le constater noir sur blanc.

CAMARADE III. – Formidable! Mais quel intérêt pour vous?

Jozek. – Cher ami, vous recevez quinze francs de plus que le meilleur prix payé par les Français. Cela ne vous suffit pas?

CAMARADE III. – En ce qui me concerne, cela me convient parfaitement. (*Il regarde attentivement les tarifs.*)

JOZEK. – Je vous conseille vivement de bien examiner nos tarifs.

Baska, d'un signe de la main, appelle Jozek.

BASKA. – Jozek, demain je vais au cinéma avec Ela.

JOZEK. – Je peux me joindre à vous ?

BASKA. – J'ai quatre billets.

JOZEK. – Alors, nous pouvons emmener Mundzio, ou encore Leszek.

BASKA. – Ne joue pas la comédie, veux-tu ?

JOZEK. – Soit... Je viendrai avec Kazik.

Le camarade II s'approche de la table.

BASKA. – Il vaut mieux que tu aies les billets.

JOZEK. – Bien sûr. Combien je te dois ?

BASKA. – Ne fais donc pas l'idiot. J'en fais mon affaire.

CAMARADE II. – Salut !

LESZEK. – Bonjour !

CAMARADE II. – Je... Justement... C'est au sujet de...

LESZEK. – Allez-y franchement, mon brave. Nous assurons une totale discrétion.

CAMARADE II. – C'est-à-dire... Je voudrais vous demander de résoudre un exercice. Je galère en trigonométrie, fonctions et graphiques... J'ai perdu tout ce que je savais au front.

LESZEK (*sortant le cahier de commandes*). – Alors, un exercice avec deux fautes : trente francs. Et dix pour cent pour les anciens militaires, ce qui ramène la chose à vingt-sept francs. Attendez un moment.

CAMARADE II. – Et avec trois fautes, ce serait trop ?

LESZEK. – Trop de quoi ? D'argent ?

CAMARADE II. – De fautes ! Pour cette somme, je préférerais avoir plus que « assez bien ».

LESZEK. – Si vous voulez obtenir un « bien », il vous faut faire de gros progrès en trigonométrie. Nous vous ferons alors passer un petit examen et vous avancerons dans la catégorie supérieure. Alors, vous signez ?

CAMARADE II. – Eh bien, soit ! (*Il signe.*) Et question littérature ?

LESZEK. – Pour la littérature, adressez-vous à Jozek.

JOZEK. – Je vous en prie. (*Il montre un cahier.*) Vous trouverez là-dedans questions et réponses. Par exemple Kochanowski dans le texte... Et si cela ne convient pas, le pourquoi et le comment.

CAMARADE II. – Oui, mais moi, je voudrais vous demander de vous pencher sur des questions personnelles auxquelles je ne trouve pas de réponse.

JOZEK. – Tout sera prêt pour demain soir. Leszek, ce camarade doit quarante francs et, après déduction de son rabais, trente-six.

CAMARADE II. – Je peux payer en cigarettes?

JOZEK. – Évidemment!

Le camarade II pose sur la table des paquets de cigarettes. Le camarade suivant s'approche.

CAMARADE I. – Je crois que c'est mon tour. (*Un temps.*) Je suis nul en polonais, et Dieu seul sait la différence entre Slowacki et Mickiewicz.

JOZEK. – Cher ami, ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la coupe de leur col de chemise.

Leszek rend la monnaie au précédent.

CAMARADE II. – Je vous remercie. Sans vous, je serais viré, alors que là je peux tenir jusqu'au débarquement.

LESZEK. – Salut! Nous vous réservons nos services pour la suite.

CAMARADE I. – Soixante francs pour Kochanowski et Mickiewicz! C'est abusif.

LESZEK. – Vraiment trop? Nous payons les cigarettes au prix fort et nous ne marchandons pas.

CAMARADE I. – Et question mathématiques?

LESZEK. – Les exercices de maths ont ceci de particulier que tous les résultats doivent être identiques. Nous pouvons bien sûr les distinguer par le nombre de fautes... Tandis qu'en littérature...

JOZEK. – Dans une dissertation, nous devons pour chacun aborder le sujet de façon individuelle, en tenant compte du psychisme de l'intéressé, de son niveau d'intelligence et de son caractère propre. Et cela demande à la fois des dons artistiques et scientifiques.

CAMARADE I. – Oui, mais moi je cherche une aide en mathématiques et en physique.

JOZEK. – Et en gymnastique ?

LESZEK. – Nous proposons un forfait de quatre-vingt-quinze francs.

CAMARADE I. – Et mon rabais ?

LESZEK. – Vous n'avez jamais été dans l'armée. Vous n'y avez pas droit.

CAMARADE I. – Dommage ! (*Il paie*)

LESZEK. – Vous devez d'abord remplir et contresigner cette déclaration.

CAMARADE I. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LESZEK. – Vous devez prendre connaissance de vos obligations.

CAMARADE I. – Quelles obligations ? Je paye, je reçois les devoirs et je débarrasse le plancher.

JOZEK. – Vous vous trompez complètement si vous pensez que notre coopérative compte fabriquer des cancrs.

LESZEK. – Voici le texte de la déclaration. Point 1 : je m'engage, sur ma parole d'honneur, à ne pas refiler à des tiers les résultats de mes exercices.

JOZEK. – Point 2 : je m'engage à ne pas vendre à des tiers les pensées et idées contenues dans la dissertation obtenue.

LESZEK. – Point 3 : je m'engage à prendre connaissance du contenu exact des élaborations obtenues.

CAMARADE I. – Le point 3 ne me convient pas !

LESZEK. – Au cas où vous ne tiendriez pas votre langue, vous recevrez une rossée. Et sachez qu'en ce domaine nous ne manquons pas de remarquables spécialistes.

CAMARADE I. – Je suis curieux de savoir où se trouvent vos costauds.

Leszek actionne un petit levier près de la porte, une ampoule s'allume au-dessus de l'essuie-pieds, et le Camarade I ressent une secousse électrique. Leszek actionne à nouveau le levier.

CAMARADE I. – Qu'est-ce que c'était ?

LESZEK. – Oh ! juste un avant-goût de ce qui peut t'arriver, Camarade ! Et maintenant, merci de bien vouloir signer la déclaration.

Le Camarade I signe, tout en observant avec crainte l'essuie-pieds.

LESZEK. – Il faut aussi signer votre quittance.

JOZEK. – Et voici un prospectus de nos conseils juridiques. Vous y trouvez de tout, y compris en ce qui concerne la conduite à tenir avec de jeunes Françaises dont vous faites la connaissance sans maîtriser leur langue ?

Ola entre, bientôt suivie de Kazik.

LESZEK. – Voyez qui nous rend visite !

OLA. – Salut !

LESZEK. – Tu n’as pas peur d’entrer dans notre chambre ?

OLA. – C’est-à-dire que...

LESZEK. – C’est-à-dire que tu as des ennuis ?

OLA. – Eh bien, oui.

LESZEK. – Eh ! les gars, Ola a des problèmes !

MUNDZIO. – Des problèmes de... cœur ?

OLA. – Ne dis donc pas de bêtises !

MUNDZIO. – Il n’y a vraiment pas de quoi avoir honte. J’ai déjà guéri de leurs amours six filles de l’hôtel des Loisirs.

OLA. – Peut-être, mais de quelle façon ?

MUNDZIO. – Je leur ai simplement montré, par le trou de la serrure, Leszek au bain.

LESZEK. – Salaud ! Qu’as-tu à me reprocher ?

MUNDZIO. – Ton gros cul !

LESZEK. – Un mot de plus, et je te...

JOZEK. – Du calme, Camarades, du calme. N’oubliez pas que vous avez une mission à remplir.

LESZEK (*revenant à Ola*). – Tu as vraiment un service à nous demander ? Toi, une si bonne élève ?

OLA. – Godlewski m’a demandé de rédiger une dissertation sur le thème « La liberté et le devoir, dans la vie et la littérature ». Je ne sais pas du tout comment m’y prendre.

LESZEK. – Brode, pipelette !

JOZEK. – Prend quelques citations de Sienkiewicz. Tu as lu « *Le déluge* » ?

OLA. – Non.

JOZEK. – Merde! Prend alors le premier livre qui te tombera sous la main :
Kochanowski, ou Rej, ou encore Modrzewski.

OLA. – Je ne peux pas!

LESZEK. – Oh, pardon! J'ai oublié.

ELA (*sortant la tête de l'armoire*). – Ola ne connaît pas assez notre littérature pour
s'en tirer toute seule. (*Puis à Ola.*) Si tu veux, je peux essayer de t'aider, bien
que le sujet ne me dise rien.

LESZEK. – Tu t'engages à le faire?

ELA. – Bien sûr.

JOZEK. – Mais cette dissertation doit être...

ELA. – Je connais la littérature aussi bien que toi!

LESZEK (*à Ola*). – Je peux donc t'inscrire. Tu paies... (*Puis à la cantonade.*) Eh!
les gars, combien lui prend-on? Avec ou sans rabais?

JOZEK. – Avec rabais.

OLA. – Je demande le même tarif que les autres.

JOZEK. – C'est-à-dire... Il y a divers prix.

OLA. – Peut-être, mais moi je préfère un tarif sans rabais.

JOZEK. – Comme tu voudras.

KAZIK (*se mêlant à la conversation*). – Excusez-moi. Mais, d'où êtes-vous venue
ici?

OLA. – De Lille.

KAZIK. – Comment ça, de Lille?

OLA. – Je suis née en France.

KAZIK. – Et tes parents?

OLA. – Mon père était mineur.

KAZIK. – Comment ça, il « était »? Et où est-il maintenant?

OLA. – À Dachau.

KAZIK. – Quoi...?

OLA. – Lorsque les Allemands sont entrés dans notre ville, mon père a organisé un groupe de résistance. Ce groupe a même réussi plusieurs actions, mais les Allemands ont arrêté mon père et l’ont déporté.

KAZIK (*soudain s’emportant*). – Et tu nous demandes comment écrire cette dissertation ? Qui a dit qu’elle devait broder ? Écris tout simplement tout ce que ton cœur te dictera, sur ton père, sur les signes de liberté qui se sont gravés dans notre mémoire collective, et qui jamais, et nulle part, ne quittent les Polonais. Parle de notre héritage spirituel que nous portons tous à travers le monde. C’est ce qui nous unit, nous fait fraterniser avec tous ceux qui luttent pour la liberté. Elle est là, toute notre littérature !... (*Puis plus calme.*) Excusez-moi, je me suis emballé.

OLA. – Et vous, d’où venez-vous ?

KAZIK. – Moi ? Droit d’un camp de prisonnier.

OLA. – Alors, peut-être que...

KAZIK. – Impossible ! Je n’étais pas à Dachau.

OLA. – Dommage. Alors, au revoir. (*Elle sort précipitamment.*) Et merci !

KAZIK. – Je vous demande pardon de m’être mêlé de cela. (*Puis à Ela.*) Ela, si tu peux l’aider...

Ela. – Bien sûr.

KAZIK. – Suggère-lui les livres appropriés, et qu’elle fasse le reste seule. Tu m’entends ? Elle doit écrire cette dissertation toute seule.

Il cache une enveloppe et se dirige vers la porte. Il s’y heurte à Witek qui entre, mais continue sa trajectoire.

WITEK. – Excusez-moi, mais je ne sais pas si je peux...

JOZEK. – Parle sans crainte, nous sommes entre-nous.

WITEK. – Labeledz a demandé à Morecki de surveiller votre chambre. Et en ce moment, Morecki est chez Labeledz, au rapport.

LESZEK. – Non ? Pas possible !

MUNDZIO. – C’en est trop ! Il faut en finir avec le mouchardage.

JOZEK. – Ela, si nous finissons notre travail ?

MUNDZIO. – Morecki ! Nous tenons enfin le mouchard ! Que va-t-on faire de lui ?

WITEK. – Moi, je propose de l'expulser de Villard.

ELA. – Il est bête ce garçon. On voit bien qu'il n'a pas fait l'armée. Donnons-lui une rossée, cela suffira peut-être.

MUNDZIO. – Une rossée? (*Il considère la proposition.*) Qui est pour? Qui est contre? Bien! Witek, vas nous le chercher! Mais fais en sorte que ce petit imbécile ne se doute de rien. Baska, va demander à Maciejowa de nous rejoindre immédiatement.

Witek et Baska sortent.

LESZEK. – Pourquoi faire venir Maciejowa?

MUNDZIO. – Je lui ai promis que nous trouverions le coupable... Pour son postérieur trempé. Je tiens parole!

On frappe. Entre Maciejowa, visiblement alléchée.

MACIEJOWA. – Bonjour! Alors, qu'est-il arrivé? Si jamais vous... Je vous ai apporté un morceau de gâteau.

MUNDZIO. – Bravo, Madame! Bravo! Bien vu : nous avons une bonne nouvelle pour vous. C'est avec grand peine que nous avons enfin attrapé celui qui vous arrosait impunément le derrière et provoquait votre rhume chronique. Celui qui sans vergogne mettait en péril votre ménage.

MACIEJOWA (*soudain très excitée*). – Où est-il ce brigand? Je vais lui donner de mes nouvelles! Il n'aura plus de bouffe jusqu'au débarquement!

MUNDZIO. – Ah ça, non! Madame Maciejowa. C'est nous qui allons le punir. Vous devez, vous aussi, respecter les lois en vigueur dans cette chambre.

MACIEJOWA. – Comment ça?

MUNDZIO. – Nous allons le rosser!

MACIEJOWA. – Alors, n'y allez pas mollement! Qu'il s'en souviennne! Et que sa mère ne puisse pas le reconnaître!

LESZEK. – Madame Maciejowa, il est... orphelin.

MUNDZIO. – Mais soyez tranquille, nous mènerons la chose sans faiblesse. Par contre, vous ne pourrez assister à la punition, histoire de ne pas vous permettre de vous venger sur lui trop longtemps. (*Un temps.*) Entrez donc dans cette armoire.

MACIEJOWA. – Moi, je n’y comprends rien dans toutes ces finesses. Mais donnez-lui une bonne rossée... Qu’il en crève!

Tous tentent de la faire entrer dans l’armoire. Y parvenant enfin, ils en ferment la porte.

MUNDZIO. – Est-ce que vous nous entendez?

MACIEJOWA. – Ah ça, pour vous entendre je vous entends. Mais doux Jésus, je vais crever là-dedans!

MUNDZIO. – Un instant, Madame Maciejowa : je vais brancher le ventilateur.

Les garçons disposent les chaises, mettent leurs bérets, simulent un tribunal de guerre, comme dans l’acte un pour le jugement de Leszek. Witek entre avec Morecki qui, voyant cette mise en scène inhabituelle, tourne les talons et cherche à fuir.

ELA (*désignant la place de l’accusé*). – Prenez place ici!

MUNDZIO. – Vous venez bien de prendre une tasse de thé chez Labeledz, n’est-ce pas?

MORECKI. – Je... Euh, oui... Mais...

LESZEK. – Et vous avez accepté de servir Labeledz en nous dénonçant, en espionnant vos camarades?

MORECKI. – Moi? Jamais!

JOZEK. – Qui d’autre? L’aumônier?

WITEK. – Il ment!

MORECKI. – Le surveillant Labeledz.

LESZEK. – Mais vous savez que tous les pensionnaires de l’hôtel luttent contre Labeledz?

MORECKI. – Je n’en savais rien.

LESZEK. – Votre ignorance n’excuse rien.

MORECKI. – Mais voyons, Camarades...

LESZEK. – Je n’en ai pas fini! Il a été constaté par notre service de renseignement que vous nous dénonciez. (*Un temps.*) Baissez votre pantalon!

MORECKI. – Camarades, ayez un peu de savoir-vivre!

LESZEK. – Le savoir-vivre, ce sera pour plus tard!

Morecki, finalement docile, baisse son pantalon. Ela lui jette une couverture sur la tête et le conduit vers le fauteuil. Derrière ce fauteuil apparaît l'inscription « Piloni ». Leszek et Jozek empoignent fermement Morecki et le maintiennent tandis que Mundzio se met à frapper l'accusé avec une ceinture. Ela proclame à voix forte la sentence pour que Maciejowa puisse l'entendre.

ELA. – Pour avoir malmené, et copieusement arrosé d'eau le respectable postérieur de Madame Maciejowa, nous te condamnons à être fouetté.

MACIEJOWA (*dans l'armoire*). – Surtout n'épargnez pas cette canaille! Plus fort!
Plus fort!

LESZEK (*au bout d'un moment*). – Bon, ça suffit les gars!

Fin de la punition. Morecki veut sortir.

MUNDZIO. – Et qui nous remercie?

Morecki remercie l'assemblée et la salue humblement. Il sort.

MACIEJOWA (*sortant haletante de l'armoire*). – Heureusement que je ne l'ai pas vu!
Je n'aurais pas pu répondre de moi.

MUNDZIO. – Nous avons tenu parole.

MACIEJOWA. – Je tiendrai la mienne, ne vous inquiétez pas. Vous ne manquerez pas de calories. (*Elle sort. On entend son dialogue avec Labeledz dans le couloir.*)
Monsieur Labadz, que se passe-t-il avec les pommes de terre? Il y a de plus en plus de monde et de moins en moins de pommes de terre... Sacrebleu!

LABEDZ. – C'est Labeledz, Madame Maciejowa... Pas Labadz!

MACIEJOWA. – Ah... entendu, Monsieur Labadz.

Les garçons mettent rapidement de l'ordre dans la chambre, Ela se cache dans l'armoire. On frappe.

LESZEK. – Rapplique!

LABEDZ (*entrant*). – Bonsoir Messieurs.

LESZEK. – Bonsoir, Monsieur le Surveillant.

LABEDZ. – Où est votre camarade Kazik?

MUNDZIO. – C'est son affaire personnelle!

LABEDZ. – Son affaire? Sans doute de nouveau dans la montagne, non?

LESZEK. – Puisque vous êtes si bien informé, pourquoi nous le demander?

LABEDZ. – Messieurs, vous négligez trop souvent le règlement! Je vous rappelle que je suis responsable de la sécurité de cette institution et qu'à ce titre j'ai de bonnes raisons de supposer que vous ne respectez pas les dernières décisions du conseil pédagogique. Avec un tel comportement, vous risquez fort d'être expédiés dans un camp de travail. De plus, l'école risque d'être fermée. Je vous salue! (*Il sort.*)

EIA (*sortant péniblement de l'armoire*). – Je ne rentrerai plus dans cette armoire... même si Hitler en personne passe dans cette chambre!

KAZIK (*il entre*). – Jozek, tu donneras ça à Monsieur Ballot.

JOZEK. – Prend un morceau! Cadeau de Maciejowa.

KAZIK. – Vous en faites une tête?

MUNDZIO. – Labeledz sort d'ici et...

KAZIK. – Je l'ai croisé dans le couloir. Que voulait-il?

LESZEK. – Eh bien, il nous a menacés de déportation dans un camp de travail.

KAZIK (*soudain inquiet*). – Mundzio, regarde la cachette, vite!

MUNDZIO. – Elle est vide!

LESZEK. – C'est impossible!

MUNDZIO. – Quand ont-ils pu perquisitionner?

KAZIK. – Pendant les cours, bien sûr! Les gars, au boulot! Il faut tout vérifier. Leszek, l'alarme!

Leszek branche l'alarme. Tous vérifient leurs papiers, puis en détruisent quelques-uns.

KAZIK. – C'est tout?

MUNDZIO. – Tout!

LESZEK. – Chez moi aussi!

KAZIK. – Mundzio, tu brûleras ça.

On frappe.

LESZEK. – Rapplique!

BOZOWER (*il entre*). – Un peu que je rapplique!

JOZEK. – Bonjour! (*Il attire l'abbé sur le côté.*) Vous avez tout fait?

BOZOWER. – J'ai tout traduit. Mais j'ignorais que tu t'intéressais aussi à Tite Live.

JOZEK. – Vous n'avez pas fait Cicéron?

BOZOWER. – Si, si, je l'ai traduit. Mais pourquoi me donnes-tu chaque jour plus de textes à traduire?

JOZEK. – Ma curiosité augmente.

BOZOWER. – Et d'où vient ce soudain intérêt pour la littérature latine?

JOZEK. – La littérature latine m'a toujours intéressé.

BOZOWER. – Mais pourquoi dois-je faire des fautes dans certains textes?

JOZEK. – On apprend par nos fautes, n'est-ce pas?

BOZOWER. – Jozek, ne me raconte pas de sornettes! Ça m'a tout l'air d'une magouille.

JOZEK. – Monsieur l'abbé, peut-on faire des magouilles avec Cicéron?

BOZOWER. – Vous, vous êtes capables de magouiller avec tout le monde. Même avec Saint François!

Ela éclate de rire. Gênés, les garçons cherchent à couvrir son rire de leurs voix. On frappe. Silence total.

BOZOWER rompt ce silence pesant en criant : « Rappique! »

Entre Godlewski.

MUNDZIO. – Excusez-nous, Monsieur le Directeur, mais nous... Enfin, il...
(*Il désigne Jozek, et regarde l'abbé avec un air de reproche.*)

GODLEWSKI. – J'aime ce langage vigoureux, imagé. (*Puis à l'abbé.*) Ah! Bonjour Monsieur l'abbé. J'ai toujours considéré qu'ils luttèrent contre vous sur le plan des convictions, alors qu'en privé ils vous portaient une grande sympathie. (*À tous.*) Chers amis, Madame l'Inspecteur Aleksandrowicz m'a remis cet après-midi ce paquet, provenant de cette chambre. Je vous le rends. Je ne l'ai pas ouvert. Il y a, paraît-il, des cartes et quelques notes. Mais Madame Aleksandrowicz a demandé la convocation immédiate du conseil pédagogique.

KAZIK. – Ces notes ne nous sont plus nécessaires. Nous pouvons les détruire.

GODLEWSKI. – Est-ce que cela veut dire qu'il existe, dans notre lycée, une organisation militaire clandestine? (*Un temps.*) Répondez-moi franchement!

Silence.

LESZEK. – Il serait préférable en effet, pour ce lycée et les enfants inconscients qui vous ont été confiés, que... Si...

GODLEWSKI. – Auriez-vous peur que je vous trahisse ?

KAZIK. – Je vous en prie : faites ce que vous jugez utile de faire dans l'intérêt du lycée.

GODLEWSKI. – Y a-t-il des armes détenues à l'hôtel du Parc ? Ou encore à l'internat des filles, à l'hôtel des Loisirs ?

KAZIK. – Il y en avait, Monsieur le Directeur. Mais il n'y en a plus. Ni dans cet hôtel, ni nulle part à Villard. Nous avons pris des mesures draconiennes depuis les incursions italiennes et allemandes.

GODLEWSKI (*à l'abbé*). – Heureusement, Monsieur l'abbé, que vous les avez avertis.

BOZOWER. – Euh... Moi ?

GODLEWSKI. – Madame Aleksandrowicz est ici depuis peu, mais elle est déjà sur votre piste. Quant à Monsieur Labeledz...

LESZEK. – Labeledz est un trouillard ! Il en fait trop, et c'est pourquoi il...

MUNDZIO. – Il devrait partir de Villard !

BOZOWER. – En fait, Labeledz...

GODLEWSKI. – Mes chers amis, ne vous mêlez pas de cela. C'était à moi de m'en occuper.

KAZIK. – Monsieur le Directeur, nous nous sommes servis de ces cartes pour rechercher un homme dans la montagne.

GODLEWSKI. – Vous êtes donc sortis en montagne ? Quand ?

KAZIK. – Récemment. Un groupe de maquisards français est tombé dans une embuscade. Plusieurs d'entre eux ont été capturés, mais un des blessés a pu se cacher dans les rochers. Il fallait absolument le trouver et nous y sommes parvenus au dernier moment.

JOZEK. – Comment aurions-nous dû agir, selon vous ? Ne pas y aller ?

KAZIK. – Vous-même, Monsieur le Directeur, auriez-vous refusé de lui porter secours ?

MUNDZIO. – Nous restons des soldats. Et nous ne pouvons attendre plus longtemps.

KAZIK. – Nous avons le devoir de combattre les Allemands, partout où ils se trouvent.

LESZEK. – Mon pays peut exister sans moi, mais je ne suis rien sans lui.

JOZEK. – Plus nous serons nombreux dans cette lutte, plus...

GODLEWSKI. – Je comprends! Il est des moments dans la vie d'un homme où l'acte d'un seul devient la valeur de toute une nation.

BOZOWER. – Très juste. Seuls sont libres ceux qui luttent pour la liberté.

ELA (*sortant excédée de l'armoire*). – Assez! Assez de ces belles paroles! Elles sont tout aussi cruelles que la mort et la guerre. Pourquoi y vont-ils? Les Alliés ne gagneront-ils pas la guerre si dix idiots ne rejoignent pas le maquis? Sottise!

JOZEK. – Ela! Calme-toi!

ELA. – Ce sang répandu sur cette terre sera un sang perdu! Cela ne nous rapprochera pas d'un seul mètre de notre pays. Cela n'approchera pas d'une seule minute la fin de la guerre.

KAZIK. – Tu te trompes! Ces Allemands qui nous surveillent ici, que nous avons empêtré dans un combat, ici, en France, ce sont autant d'Allemands en moins à cet instant en Pologne même. Autant d'Allemands en moins face à l'armée polonaise. Peut-être que certains d'entre-nous resteront ici, mais là-bas, au pays, ce sera moins dur pour les nôtres. Est-ce que tu comprends?

ELA. – Tout ça, c'est du verbiage! Ce n'est pas vrai? Vous-même, Monsieur, nous tous, nous leur permettons de partir. Pour apaiser nos consciences?

GODLEWSKI. – Non! Cent fois non.

ELA. – Le lieutenant Labeledz avait raison. Il voulait les empêcher de se suicider. Et vous, vous êtes fiers d'eux! Vous accueillerez la nouvelle de leurs morts la tête haute, n'est-ce pas? C'est terrible comme il est facile de vivre sur le crédit de quelqu'un d'autre et, en plus, de passer pour magnanime.

GODLEWSKI. – Mon sens de la dignité m'interdit de voler, de mendier, d'être débiteur des peuples.

ELA. – Moi aussi je veux croire que tout cela a un sens, mais j'ai tant de doutes...

JOZEK. – Cela a un sens, Ela! Parce que ce n'est pas de nous dont il s'agit, mais de la Pologne.

Ela. – De quelle Pologne?

KAZIK. – Qu'elle soit telle ou autre, il faut d'abord la libérer.

On frappe.

LESZEK. – Entrez!

LABEDZ (*il entre*). – Bonsoir! (*Puis apercevant Godlewski.*) Monsieur le Directeur, justement, je vous cherchais.

GODLEWSKI. – Pensez-vous qu'ici soit le meilleur endroit?

LABEDZ. – Absolument! Tous les intéressés sont ici présents.

GODLEWSKI. – Puisque vous insistez...

LABEDZ. – Monsieur le Directeur, mon devoir était de veiller à la sécurité de notre jeunesse, n'est-ce pas? Malheureusement, j'ai échoué dans les tâches qui m'ont été confiées par la direction et le conseil pédagogique... (*Il prend son souffle.*) Le lieutenant Kazimierz Czarniecki, ici présent, est le commandant d'une organisation militaire illégale, composée d'élèves de notre école. Des filles en font également partie. Je connais le but de leurs nombreuses incursions dans la montagne. Eh bien, ils construisent avec les Français un terrain d'atterrissage pour des planeurs...

KAZIK. – Après ce que vous venez de révéler, je pourrais vous faire fusiller sur le champ!

LABEDZ. – Monsieur le Directeur, sachez aussi que je ne suis pas parmi des étrangers. En ma qualité de surveillant général, je devrais très logiquement vous proposer de dissoudre cette organisation et d'expulser ses dirigeants de Villard.

Silence. Les garçons se regardent, puis se tournent vers l'abbé et Godlewski.

KAZIK. – Monsieur le Directeur...

Il cherche ses mots. Silence.

GODLEWSKI. – C'est impossible! Les choses sont déjà allées trop loin.

LABEDZ. – Je comprends, Monsieur le Directeur. Je comprends. Dans ce cas, je vous prie de bien vouloir me relever de mes fonctions.

GODLEWSKI (*après une courte réflexion*). – Accordé! Je vous libère.

LABEDZ. – Je vous remercie. (*Puis à Kazik.*) Et maintenant, puisque me voici dégagé de mes obligations, je vous prie de m'admettre dans votre organisation. Je suis spécialiste de radio localisation, je vous serai certainement très utile.

MUNDZIO. – Vous ?

LESZEK. – Quoi ?

KAZIK. – C'est une décision très grave à prendre. Et je ne peux pas la prendre tout seul. Voyons, nous devons vérifier quelques détails et...

LABEDZ. – Bien sûr. Je comprends.

BOZOWER. – Jeunes gens ! Sachez qu'avec Monsieur le Surveillant Labeledz, nous protégeons votre chambre. Oui, oui ! Vous aviez votre organisation et nous la nôtre. Il s'agissait, pour nous, de trouver avant les Allemands ce que vous auriez pu dissimuler dans cet hôtel. Mais oui ! Avouez qu'en vous importunant constamment avec nos contrôles, nous vous avons contraints à plus de vigilance. De cette façon, nous protégeons aussi du pire toute la communauté de Villard. Nous devons choisir : ou bien vous interdire de comploter, ce qui nous semblait tout simplement risible, ou bien vous obliger à mieux comploter. C'est cette seconde solution que nous nous sommes efforcés d'appliquer, en pleine connaissance de cause. Voilà, vous savez tout.

KAZIK (*sous l'effet de la surprise*). – Vraiment... Lieutenant Labeledz, je voudrais vous demander un moment d'entretien. Mundzio, viens avec nous.

Mundzio et Labeledz sortent.

KAZIK. – Monsieur le Directeur, j'ai le devoir de vous demander, à vous et à Monsieur L'abbé, de garder le plus grand secret sur tout cela.

Il sort, suivant dans le couloir Mundzio et Labeledz.

GODLEWSKI. – Bon ! Il est temps pour moi de revenir à mes occupations. Au revoir, mes amis. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, souvenez-vous que je sais, moi aussi, être un soldat.

Il sort. Bozower manifeste lui aussi l'intention de partir, mais l'entrée de Baska le retient.

BASKA. – Où est Kazik ?

BOZOWER. – Du calme ! Il revient bientôt.

De très loin, on entend les cris de Kazik : « Les Alliés ont débarqué en Normandie ! Les Alliés ont débarqué ! ».

Tous se regardent, abasourdis. Kazik fait irruption dans la chambre.

KAZIK. – Les Alliés ont débarqué en Normandie! Tous nos détachements sont concentrés dans le secteur des Moucherolles. Allons les gars, plions bagages!

La joie éclate. Les garçons sortent leurs sacs à dos, couvertures et effets... pour faire leurs bagages.

BOZOWER. – Jeunes écervelés! Vous avez tellement hâte de guerroyer? Vous n'y gagnerez que des clous!

KAZIK. – L'avenir nous le dira.

BOZOWER. – C'est donc toi, qui es leur « Général »?

KAZIK. – J'ai préparé les gars du mieux que j'ai pu.

BOZOWER. – Et ils t'ont écouté, toi, ces rouspéteurs?

KAZIK. – Sans problème!

BOZOWER. – Mais, avez-vous au moins des armes?

LESZEK. – Des armes réquisitionnées chez des particuliers sont gardées depuis trois ans à la gendarmerie.

Ela. – J'avais entendu dire qu'elles avaient été évacuées sur Grenoble.

JOZEK. – Bien au contraire, elles sont ici. Certaines personnes efficaces se sont opposées à leur évacuation de Villard.

BOZOWER. – Et comment comptez-vous les récupérer? Elles sont sûrement sous bonne garde.

KAZIK. – C'est sûr! (*Il sort un agenda.*) Nous avons un plan d'enlèvement de ces armes, préparé depuis longtemps. Aujourd'hui, nous sommes donc un... mardi. Oui, et il est... (*Il consulte sa montre.*) En ce moment même, elles sont sous la garde du caporal Picot. Vous le connaissez, Monsieur l'abbé, c'est ce grincheux moustachu?

Ela. – Picot n'aime pas les Polonais. Vous souvenez-vous de la scène qu'il nous a faite sous prétexte qu'on troublait sa tranquillité?

BOZOWER. – Oui... mais contrairement à vous, il est très pieux. Je le connais bien. Je viens avec vous!

Ela. – Excellente idée!

BOZOWER. – Tu plaisantes ou tu parles sérieusement?

ELA. – Je trouve votre idée excellente, vraiment !

BOZOWER. – Après tout, j'ai bien mangé avec vous des denrées volées...

TOUS. – Silence !

ELA. – Quoi ?

BOZOWER. – Ah, non ! Je proteste. Ou bien vous m'emmenez avec vous, ou bien j'irai en franc-tireur, et là, tout peut arriver. À vous de choisir !

LESZEK. – Je connais notre aumônier, il peut tout faire.

KAZIK. – Bon, venez donc si vous y tenez tellement. Leszek, prends les sacs ! Nous ne prenons pas les fusils, ni les carabines.

BASKA. – Je viens avec vous ! Moi aussi je saurai assommer quelqu'un, au besoin.

ELA. – Mais... Baska ?

LESZEK. – Tu as encore le temps d'entreprendre un entraînement conjugal.

ELA. – Mes amis, soyez prudents je vous en prie ! Et veillez bien sur notre abbé.

BOZOWER (*plein d'allant*). – Présentez... Armes !

LESZEK (*moqueur*). – Voyons, l'abbé, savez-vous distinguer un balai d'une carabine ?

BOZOWER. – Toi, ne fais pas le malin !

ELA. – Une fois de plus, soyez prudents !

BOZOWER. – Je suis paisible comme un agneau pascal. L'affaire est trop sérieuse pour se permettre une bétise.

Les garçons sortent avec les sacs pour les armes.

BOZOWER (*à Jozek, en aparté*). – Je sais comment amadouer le gendarme Picot.

Ils sortent. Long silence.

ELA. – Dieu, si tu existe, garde ton serviteur d'un grabuge !

BASKA. – Où est Kazik ?

ELA. – Calme-toi ! Ils vont rentrer d'un moment à l'autre.

Long silence.

BASKA. – Autrefois, j'ai rêvé d'une bague avec un corail et je gardais le secret de ce rêve. Un jour, passant avec mon père devant un bijoutier, mon père s'arrêta et

me demanda : elle te plaît, cette bague ? Tu as droit à une récompense pour ton examen d'entrée au lycée. C'était la bague de mes rêves. En allant à l'école, je m'arrêtais souvent devant cette vitrine pour l'admirer...

ELA. – Et alors ?

BASKA. – Alors je n'ai jamais permis à mon père de me l'acheter.

ELA. – Mais tu en rêves toujours.

BASKA. – Oui, toujours.

ELA. – Mais, Baska, cela n'a aucun sens. Lorsque tu rentreras, elle n'y sera plus.

BASKA. – Elle y sera, c'est sûr ! Elle y est ! Elle m'attend.

Les garçons rentrent, visiblement satisfaits de leur opération ;

LESZEK. – Du bon boulot ! Notre abbé a été parfait.

JOZEK. – Si vous l'aviez vu, prendre si tendrement Picot dans ses bras...

LESZEK. – Je ne le pensais pas si vigoureux ! Il l'a pris par la taille et l'a entraîné de force derrière le garage.

ELA. – En attendant, il n'est pas rentré.

MUNDZIO. – Tu ne le croiras pas, mais il n'a pas encore fini de le confesser. Lorsqu'il l'a mis à genoux, j'ai failli courir à son aide, mais j'ai aperçu Picot tranquillement agenouillé tandis que l'abbé faisait au-dessus de lui le signe de croix. Alors, j'ai renoncé.

ELA. – Certes, mais il devrait être rentré.

L'abbé entre dans la chambre.

LESZEK. – Quand on parle du loup...

BOZOWER (*visiblement excité*). – Et ça se dit des militaires, des comploteurs, des maquisards... C'est un scandale !

ELA. – Qu'est-il arrivé ?

BOZOWER. – Mieux vaut ne pas le demander ! (*Il sort de sous sa soutane un morceau de carabine.*) Regardez ce qu'ils ont laissé sur les lieux du délit !

MUNDZIO (*conciliant*). – Nous l'avons fait exprès. C'est une antiquité du temps des guerres napoléoniennes.

BOZOWER. – Une antiquité, ça? Comment le savoir? Et celle-ci, c'est aussi une antiquité? (*Il sort un revolver de sa soutane.*)

LESZEK (*prenant l'objet par le canon*). – Si Dieu le veut, même un bâton peut faire feu! (*Il laisse soudain tomber l'arme au sol.*)

TOUS. – Ah!

LESZEK. – Alors? Rien!

MUNDZIO (*ramassant le revolver, et l'examinant*). – Modèle 1875... Juste après la défaite de Sedan!

JOZEK (*à l'abbé*). – Maintenant que nous sommes sur le départ, je me sens un peu mal à l'aise avec vous. Si vous saviez, Monsieur l'abbé, combien de fois nous vous avons trompé.

BOZOWER. – Je sais, je sais. Je savais tout de votre géniale coopérative, de vos ventes d'exercices...

Entre Godlewski.

GODLEWSKI. – Mes amis! Vous vouliez partir sans attendre le moment de remise de vos Baccalauréats? (*Un temps.*) Ce moment a toujours été pour moi solennel. Et d'autant plus aujourd'hui, puisque pour la première fois je remets ces diplômes à des soldats qui partent au front. On dit de nous que nous sommes des « chevaliers errants ». C'est injuste. Non, nous n'errons pas : nous sommes en route. Chaque acte juste, chaque noble idée forgée ici, chaque simple action exemplaire est un pas en avant sur le chemin du retour. Vous serez les premiers sur cette voie. Vous êtes les mieux préparés. Vous avez l'avenir le plus prometteur. Puisse la Patrie trouver en vous, non seulement ses plus ardents défenseurs, mais également les promoteurs inlassables de notre école, de sa richesse morale et spirituelle. (*Un temps.*) Souvenez-vous, où que vous porte l'Histoire, que notre devise était : « Par la science et par le travail, pour la Pologne. Par la Pologne pour l'humanité. » Voici vos diplômes : Kazimierz Czarnecki! Zdislaw Hernik! Witold Nowak! Lech Pawlowski! Jozef Zglinicki!...

BOZOWER. – Qu'il me soit permis, à moi aussi, de vous faire mes adieux. Que Dieu vous protège!

KAZIK. – Monsieur le Directeur... Monsieur... Je... Dites quelque chose, je... je n'arrive pas à sortir un mot.

MUNDZIO. – Monsieur le Directeur... Cher Monsieur le Directeur...

LESZEK. – Monsieur l'abbé...

LABEDZ (*entrant avec précipitation*). – Un agent de liaison envoyé par les Français vous attend en bas.

Les garçons sortent avec leurs sacs. Sur scène restent Baska, Ela, Bozower, Labeledz et Godlewski. Un silence lourd s'installe.

Bozower (*à lui-même*). – Je voulais aussi leur remettre des médailles, mais... J'ai eu peur qu'ils ne les refusent. (*Il sort d'une poche un assortiment de médailles et chapelets...*)

Baisse des lumières. Noir.

Fin.

Pensionnaires de l'hôtel du Parc

Karol Obidniak
et Jozef Wedrychowski

La pièce originale *Goscie Hotelu Du Parc* a été écrite en 1956. À partir de leurs souvenirs, les auteurs, tous deux élèves du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans de 1941 à 1943, entendent évoquer le réseau de résistance construit par certains des *Pensionnaires de l'hôtel du Parc* et rendre hommage aux combattants polonais du Vercors.

En postface à l'édition de 1983, les auteurs précisent :
« Certains des personnages présentés dans l'œuvre ne sont malheureusement plus en vie. La pièce parle d'eux, élèves et professeurs du Lycée Polonais. Elle nous rappelle comment, tout en se préparant à vivre dans la paix, ils combattirent dans la Résistance française pour un avenir meilleur, comment ils nous quittèrent confiants. Nombre d'entre eux sont tombés dans cette grande bataille livrée contre les Allemands sur le plateau du Vercors. Puisse cette pièce être une modeste évocation de ceux qui, si jeunes, nous ont quittés à jamais. »

L'histoire du Lycée est détaillée sur le site Internet de l'Association des anciens élèves à <http://www.lycee-polonais.com/>



Karol Obidniak est né à Krosno, Pologne, en 1923. Il intègre l'armée polonaise en 1939, combat, est fait prisonnier et s'évade à plusieurs reprises, rejoint finalement Villard-de-Lans puis Londres. Il retourne en Pologne en 1947 pour y faire une carrière d'acteur et d'auteur dramatique. Il décède en 1988.



Jozef Wedrychowski est né à Lwow, Pologne, en 1922. On ne sait ni comment il arrive à Villard-de-Lans ni comment il en repart. De retour en Pologne, il se consacre à l'enseignement, écrit des contes pour enfants et des articles pour les journaux. Il décède dans les années 1990.

Rhône-Alpes



Publié par l'Association des anciens élèves
du Lycée Polonais Cyprian Norwid
de Villard-de-Lans – Stowarzyszenie Villardczykow.